
357 Gk.
Psucharēs
HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

ESSAI

SUR

LE GREC DE LA SEPTANTE

PAR

JEAN PSICHARI

Directeur d'études à l'École des Hautes Études
Professeur à l'École des Langues Orientales vivantes

EXTRAIT DE LA *Revue des Études juives.*
AVRIL 1908.

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE, 11
—
1908

ESSAI

SUR

LE GREC DE LA SEPTANTE

berlin, *Gr. Pap.*, Centr.bl. f. Biblioth.w., Lpzg, XIV, 1897, 1-13, 201-225, 263-283, 337-361, 389-412, 473-499; K. Hartung, *Sept. St. Ein Beitr. z. Graec. dies. Bib.übers.*, Bamberg, 1886; E. Hatch, *Ess. in bibl. Gr.*, Oxford, 1889; Hatch a. Redpath, *A concord. to the Sept.*, Oxf., 1892-1906; J.M. Heilmaier, *Ueb. d. Entst. d. romaisch. Spr.*, Aschaffenburg, 1834; G. Heine, *Synonym. d. Neut. Gr.*, Lpzg, 1898; W. Heitmüller, *Im Namen Jesu*, Gött., 1903, (Forsch. z. Rel. u. Litt. d. A. u. N. T., B. I, h. 2); R. Helbing, *Gramm. d. Sept., Laut-u. Wortl.*, Gött., 1907; D.C. Hesseling, *Les cinq livres de la Loi.* Trad. en néo-gr., publiée en caract. hébr. à C. P. en 1547, Leide-Lpzg, 1897; H. Hody, *De bibliorum text. original., vers. gr.*, etc., *libri IV*, Oxf., 1705; B. Jacob, *Im Namen Gottes*, Eine sprachl. u. relig.gesch. Unters. z. A. u. N. T., Berl., 1903; G. Jahn, *Das B. Daniel n. d. Sept. hergestellt*, Lpzg, 1904; *Das B. Ezech. a. Gr. d. Sept. herg.*, Lpzg, 1905; A.N. Jannaris, *St. John's Gosp. a. the Logos*, Zeitschr. f. d. Neut. Wiss., 1901, 17-25; H.A.A. Kennedy, *Sources of N. T. Greek*, Edinb., 1895; J. Korsunski, Переводъ LXX. Его значеніе въ исторіи греческаго языка и словесности, Moscou, 1898; M. Krenkel, *Jos. u. Luc.*, *Der schr.stell. Einfl. d. jüd. Gesch.schr. auf d. christl.*, Lpzg, 1894; P. Kretschmer, *Beitr. z. gr. Gramm.*, Gütersloh, 1889; *Die Entst. d. Koine*, Wien, 1900 (Sitz. b. d. k. Ak. d. W. i. W., Philos.-hist. Cl., CXLIII); P. de Lagarde, *Septuagintast.*, Gött., 1892; T.C. Laughlin, *The solecisms of the Apok.*, Princeton, 1902; S. Meinhold, *Sabbat u. Woche i. A. T.*, Forsch. z. Rel. u. Lit. d. A. u. N. T., h. 5, Gött., 1905; Israel Lévi, *L'ecclésiastique .. édité, trad. et commenté*, 2 parties, Paris, 1898-1901: J.H. Moulton, *Characterist. of N. T. gr.*, Expositor, 1904, IX, 67-75, 215-225, 310-320, 359-368, X, 124-134, 168-174, 276-283, 355-364, 440-450; *A Gramm. of N. T. Gr.*, I, Edinb., 1906; A. Müller, *Türk. Gramm.*, Berlin, 1889 (P. L. O.); Th. Nägeli, *Der Wortsch. d. Ap. Paul.*, Gött., 1905; E. Nestle, *Septuag.st.*, I (sur la *Sixtine*), Prog. d. kgl. Gymn. in Ulm, 1886 (Progr. N. 547); II (Sixtine, Aristée), Ulm, 1896 (Progr. N. 606); III (Apocryphes), Stuttgart, 1899 (Progr. N. 618); IV (Apocr., etc.), Stuttg., 1903 (Progr. N. 668); V (observ. paléogr. et gramm. sur la grande éd. de Cambr., v. ci-dessous *The O. T.*), Stuttg., 1907 (Progr. N. 733); *Septuagint*, dans Hastings, *A dict. of the Bible*, t. IV, Edinb., 1902; B.G. Niebuhr, *Ueb. d. Aeg.-Gr.*, Kl. hist. u. philol. Schr., Bonn, 1843; E. Norden, *Die ant. Kunstpr.*, 2 vol., Lpzg, 1898; K. Οἰκονόμου, Περὶ τῶν ο' ἑρμην, 4 vol., Athènes, 1844-1849 (le t. II seul est intéressant pour nous); *The Old Test. in Gr.*, ed. by A. E. Brooke-N. Mc Lean, v. I, p. I, Gen., Cambr., 1906; H. Osthoff, *Schrift.spr. u. Volksm.*, Berlin, 1883; 'A. Πάλλης, 'Η νέα διαθήκη μεταφρασμένη, Liverpool, 1902; A. Pallis. *A few notes on the Gosp.*, Liverpool, 1903; H. Paul, *Prinz. d. Spr.gesch.*^{3}, Halle 1898; D. Schilling, *Comm. exeg.-philol. in hebraism. N. T. seu de dict. hebr. N. T. gr.*, Mechliniæ, 1886; A. Schlatter, *Verkannt. Gr.*, Beitr. z. Förd. chr. Theol., IV, 4, Gütersl., 1900; *Die Spr. u. Heim. d. viert. Evang.*, *ib.*, VI, 1902, 297-470; E. Schürer, *Gesch. d. jüd. V. i. Zeit. J. Chr.*, Lpzg, I^{3-4}, 1901, II^{4}, 1908, III^{3}, 1898; *Die siebent. Woche*, Zeitschr. f. d. Neut. Wiss., VI, 1905, 1-66; E. Schwyzer, *Die gr. Spr. i. Zeit. d. Hellen.*, N. Jahrb. f. d. kl. Alt., 1901, VII et VIII, 233-248; Richard Simon, *Hist. critique du vieux Testament*, Amsterdam, 1685; H. Strack, *Einl. i. d. A. T.*, München, 1906; F.G. Sturz, *De dial. maced. et alex. liber*, Lpzg, 1808; H.B. Swete, *An Intr. to the O. T. in Gr.*, Cambr., 1902; St. Székely, *Herm. bibl. generalis*, Fribourg en Br., 1902; A. Theimer, *Beitr. z. Kenntn. d. Spr.gebr. i. N. T.*, II, 1901 (XXIX Jahrb. d. nied. österr. Land.-Real-u. Ob.-Gymn. Horn); H.G.J. Thiersch, *De Pent. vers. Alex.*, diss., Erlangen, 1840, reprise (p. 21-64) et développée dans *De Pent. vers. Alex. l. tres*, Erl., 1841 (ces deux ouvrages ne sont pas toujours distingués); A. Thumb, *Die Nam. d. Wochent. i. Gr.*, Zeitschr. f. deutsche Wortf., 1900, 163-173; *Die gr. Spr. i. Zeit. d. Hellenism.*, *Beitr. z. Gesch. u. Beurth. d.* Κοινή, Strasbourg, 1901; *Die Forsch. ü. d. hellen. Spr. i. d. J. 1902-1904*, Arch. f. Pap. f., III, 4 (1906), 455 (*bibl. Graez.*)-467, spécial. 458-465; *Prinzipienfr.*

d. Koine-Forsch., N. Jahrb. f. d. kl. Alt., XVII (1906), 248-263; M. Φιλήντας, Γραμμ. τ. ρωμαίικης γλώσσας, I, Athènes, 1907; P. Viereck, *Sermo græcus quo S. P. Q. R. ...usi sunt*, Gött., 1888; J. Viteau, *Ét. sur le gr. du N. T. Le verbe : Synt. d. prop.*, Paris, 1893 (= Et. I); *Ét. sur le gr. du N. T., comp. avec celui des Sept.*, Paris, 1896 (Bibl. de l'Éc. d. H.É., f. 114 = Et. II); *Grec bibl.*, dans le *Dict. de la Bible*, de F. Vigouroux, f. XVII, 1900, 312-331; Th. Vogel, *Z. Charakter. d. Luk. n. Spr. u. Stil*², 1899; J. Wackernagel, *Hellenistica*, Gött., 1907; J. Wellhausen, *Einl. i. d. drei erst. Ev.*, Berlin, 1905; U. Wilcken, *Gr. Papyri*, Berlin, 1897; Wilke-Grimm, *Lex. gr. lat. i. l. N. T.*⁴, Lpzg, 1903; G.B. Winer, *Gramm. d. Neut. Spr.i.*⁷, Lpzg, 1867; Winer-Moulton, *A Treatise on the gramm. of N. T. gr.*, Edinb., 1882; Winer-Schmiedel, *Gramm. d. Neut. Spr.i.*⁸, Gött. 1894, I Th., *Einl. u. Form.l.*; St. Witkowski, *Ber. ü. d. Litter. z. Koine a. d. J. 1898-1902*, Jahrb. ü. d. Fortschr. d. cl. Alt.w., CXX, 1904, 153-256; Th. Zahn, *Einl. in d. N. T.*³, I-II, Lpzg, 1906-7 (principal. I, 24 s.); G. v. Zezschwitz, *Prof. gr. u. bibl. Spr.g.*, Lpzg, 1859; J. de Zwaan, *Synt. d. Wijzen e. tijden in h. Gr N. T.*, Haarlem, 1906 (adaptation en hollandais de : Burton, *Synt. of N. T. moods a. Tenses*, Ed., 1898; v. cependant Zwaan, p. 3, n. 1). — Nous ne mentionnons ni tous les dict. ou lex. bibliques (sauf exceptions voulues), ni les ouvrages d'utilité générale, collections de papyrus, grammaires ni même grammaires spéciales, telles que celles de Crönert, Nachmanson, Mayser, Meisterhans, Schweizer, etc., etc. — Les caractères russes, arméniens et arabes, employés dans cet article, viennent de l'Imprimerie nationale.

Le grec de ce que l'on appelle *la Septante* ou *les Septante*[1], constitue un document de tout premier ordre au point de vue de l'histoire de la langue grecque, nous entendons ici cette histoire dans son plein et entier développement, depuis les origines jusqu'à nos jours. La traduction grecque de la Bible tombe juste au moment où la Κοινή domine dans le bassin de la Méditerranée ; elle est contemporaine de Polybe (205-120[2]) ; elle apparaît vers la fin du troisième ou plutôt vers le commencement du deuxième siècle, elle est achevée en l'an 132 environ avant notre ère[3]. La

1. Cf. Nestle, art. *Sept.*, 438 *a*, II et n. *, sur la date où l'on a dit en anglais *the Septuagint;* c'est aussi l'usage en allemand, *ib.*, 438 *b;* il observe, 468 *a*, que le *Dict. de l'Ac. fr.*, éd. VII [1878], dit *les Sept.;* mais je vois que dans Littré, t. IV, 1876, on lit déjà *la Septante*, d'après une ellipse toute française et des plus courantes : *le Brie*, *le Champagne* (*du réglisse* – à cause de *jus* ou *bâton* de r. - *du quinine* - à cause de *sulfate de* q. - sont encore combattus par les grammairiens, rendus cette fois plus attentifs par la terminologie scientifique), v. lettre d'A. Meillet, *Le Matin*, 26 déc. 1907, p. 2, col. 5, à propos du débat récemment soulevé (*ib.*, 11 déc. 1907) au sujet du dirigeable *la* ou *le Patrie*. — *La Septante* est une désignation aujourd'hui familière aux hébraïsants, et nous la préférons comme plus impersonnelle en un sens.

2. Cf. Christ, *Gesch. d. gr. Lit.*⁴, 1905, 583, n. 3.

3. A cette date, le traducteur du livre de Sirach connaît la version grecque dans son ensemble (à ce que l'on peut supposer d'après Sir. Pr. [5] τοῦ νόμου καὶ τῶν προφητῶν καὶ τῶν ἄλλων πατρίων βιβλίων), Strack, *Einl.*, 214, 2. Tel paraît être le point de vue le plus sage et le plus précis. Les explications de H. Willrich, *Jüd. u. Gr.*, Gött., 1895, 33, 154, surtout 156, sont peu convaincantes et quelque peu confuses. Quant à Swete,

Septante se place donc, en quelque sorte, au milieu de ce long espace de temps où les documents s'échelonnent, à partir d'Homère, sans presque jamais nous faire défaut, depuis trois mille ans, pour aboutir à la période actuelle. Elle est ainsi à mi-chemin du grec ancien et du grec moderne, entre les deux ; elle arrive à l'époque où les dialectes disparaissent ou, si l'on veut, à l'époque où, d'après certaines théories, ils s'absorbent dans la langue commune et même contribuent à la former[1]. La Septante est le grand monument de la Κοινή. Il est, par conséquent, essentiel, il est indispensable de se rendre compte de sa valeur grammaticale exacte, de la mesure où elle peut être utilisée, comme texte, dans une histoire de la langue grecque, telle que nous venons de la définir.

La question, dans ces termes précis, n'a pas encore été posée, à notre connaissance. Elle l'a été d'une autre façon, toute voisine, il est vrai, celle des *hébraïsmes,* que nous examinerons tout à l'heure. Voyons bien d'abord ce dont il s'agit pour nous. Lorsque, par exemple, nous rencontrons dans la Septante les accusatifs singuliers masculins ou féminins en -αν de la troisième déclinaison, nous devons les admettre dans le texte. La plus grande confusion règne à ce sujet dans la critique. Tâchons de clarifier les idées.

Les exemples sont des plus nombreux ; les voici : αἶγαν Num. 15, 27, A, T.[2], Sw. App. ; ἀκρίδαν Ex. 10, 4, A, *it.;* ἄνθρακαν Ezech.

Intr., 17-18 et *passim*, il manifeste en général, quoique moins que Schürer, une trop grande tendance à majorer. Le témoignage du Démétrius des *Stromata*, en particulier, ne paraît pas pouvoir tenir, puisqu'il n'est pas authentique, cf. Christ[4], 614. Il est, d'autre part, de toute évidence que la traduction n'a pu se faire d'un coup, cf. Swete, *Intr.,* 290 (même pour le Pentateuque, *ib.*), Deissmann, *Expos.*, 1907 oct. 290 (cf. *ib.*, nov. 430). Il faut donc admettre avant 132 un espace de temps au moins de 60 à 70 ans. L'an 205 (v. Swete, 17-18) serait la limite extrême des concessions. Au commencement, il ne s'est jamais agi que du Pentateuque ; il est clairement désigné par τὰ τῶν Ἰουδαίων νόμιμα, § 10, ou par τῆς γὰρ νομοθεσίας κειμένης πᾶσι τοῖς Ἰουδαίοις, § 15 de la lettre d'Aristée (v. *Ar. ad Ph. ep.*, P. Wendland, Lpzg, 1900, éd. avec Ind.) ; c'est bien là un synonyme de סֵפֶר תּוֹרָה (cf. R. Simon, 190 *b ;* Hody, 167-176 s.) ; il y en a un écho jusque dans la *légende* (P. Wendland, dans Kautzsch, *Apokr. u. Pseudep. d. A. T.*, Tüb., II, 1900, 2), recueillie par cet auteur. Mais ceci m'amènerait à certaines remarques sur le caractère *littéraire* de cet écrit, que ce n'est pas ici le lieu d'exposer. Sur la *fable* d'Aristée, v. déjà R. Simon, 186 s. et p. 191 *b*.

1. Cf. P. Kretschner, *Entst.* Malgré l'admiration que je professe pour ce savant, je ne saurais m'associer à sa théorie. A propos des acc. s. masc. ou fém. de la 3[e] décl. en -αν (ci-dessous), il constate, p. e., ce phénomène « in mehreren Dialekten », 28 ; c'est donc un mouvement général de la langue. Quant au traitement i + ρ = e + ρ, soutenir qu'il est éolien (10-11), c'est ne tenir aucun compte des actions physiologiques où ce phénomène se produit de la même façon encore de nos jours (v. J. P., Ῥόδα κ. Μῆλα, IV (Ἀπολογία), 184 s. Nous reprendrons ailleurs ce sujet plus en détail.

2. T.=Tischendorf, *V. T. gr.,* 2 vol., 1887 ed. VII (Nestle) ; Sw.= *The O. T. in gr.*, ed. H. B. Swete, 3 vol. 1901-1905 ; N. C.=notes critiques au bas des pages,

28, 13, A, T., Sw. NC.; βασιλέαν 3 Reg. 1, 45, A, T., Sw. NC., Jer. 21, 7, F*, T., ℵ Sw. NC.; γραμματέαν 4 Reg. 22, 3 et 25, 19, 2 Paral. 34, 15, A, T., Sw. NC.; γυναῖκαν Ruth 4, 11, A, T., Sw. NC.; διπλοΐδαν 1 Reg. 2, 19, A, T., Sw. App.; ἐλπίδαν Sir. 13, 6, A, T., Sw. NC.; θώρακαν 1 Reg. 17, 39, A, T., Sw. NC.; ἱερέαν 1 Reg. 22, 11, 2 Paral. 34, 9, 1 Esr. 8, 8, A, T., Sw. NC., Jer. 21, 1, FA*, T., ℵ* Sw. NC.; κοιλάδαν 2 Reg. 5, 18, A, T., Sw. NC.; κοιτῶναν 2 Reg. 13, 10, A, T., Sw. NC.; μερίδαν 1 Reg. 30, 24, A, T., Sw. NC.; νύκταν Ex. 13, 21, A, T., Sw. App., 1 Reg. 14, 34, A, T., Sw. NC. (dans A seulement), 1 Reg. 19, 11, 24, 2 Reg. 2, 29, A, T., Sw. NC.; Πτολεμαΐδαν 1 Macc. 10, 1, A, T., Sw. NC.; ῥαγάδαν Es. 7, 19, A, Sw. NC.; σάρκαν Jer. (25, 31) 32, 17, A, T., ℵ* Sw. NC.; σκνῖφαν Ex. 8, 18, A, T., Sw. App.; φάραγγαν Judith 13, 10, A, T., Sw. NC.; φρέναν 3 Macc. 5, 47, A, T.; χεῖραν 1 Reg. 21, 8, A, T., Sw. NC.; Jer. 15, 6, Q, Sw. NC. (Pour le N. T., v. Sturz, *De dial. mac.*, 127-8; Sophocles[3], *Gr. Lex.*, p. 36 *a*, 2 (δειχθένταν), K. Dieterich, *Unters.*, 159; Blass[2], *Gr. d. N. T. Gr.*, 27, § 8, 1; etc., etc.)

Ce phénomène, de beaucoup antérieur à la Septante, est très ancien en grec. Le plus ancien exemple, pour moi, serait μῦν (cf. 'P. κ. M., III, 309 s., où éclaircissements; de toutes façons, d'ailleurs, le ν y est analogique). Mais tenons-nous aux faits incontestables de la tradition écrite. Nous avons Δήμητραν chez Plat., *Crat.*, 404 B, si les mss ne nous trompent pas — et pourquoi nous tromperaient-ils? Ἥραν suit Δήμητραν dans ce passage : donc, comme Ζῆνα (v. V. Henry, *Et. sur l'analogie*, 1883, p. 261) sur Δία, comme Θόαν (Hes. fr. 118, Rzach, 1902) d'après le nom. Θόας, égal à νεανίας, comme Σωκράτην sur πολίτην, etc., etc. (cf. Brugmann *Gr. Gramm.*[3], 1900, 177 et 221, § 254). Il va sans dire que Cobet et M. Schanz (*Pl. op.*, II, 1, 1887, *ad l.*, suivis par Burnet (*Pl. op.*, I, Oxf., [1895], *ad l.*), corrigent (v. l. Δημήτραν, dans Schanz, *l. l.;* v. sur Δ.ν, Lob Paral. 142; Wagner, *Quæst. de ep. gr.*, 1883, 105, 1, qui rappelle le titre de l'hymne hom. εἰς Δήμητραν; Kühner-Blass, I, 1, 429, A. 13; G. Meyer, *Gr. Gramm.*[3], 1896, p. 426; rappr. Perrot, *Expl.*

comme toujours chez T.; mais Sw. signale souvent les v. l. dans l'App. (Appendix); celui-ci porte en exergue : ἵνα μή τι ἀπόληται; donc, *ce qui n'a pas d'importance :* l'éditeur y rejette ce qu'il ne croit pas essentiel. On sait, au surplus, qu'aucune de ces deux éditions, pas plus celle de T. que celle de Sw., n'est une édition *critique* et qu'il n'existe pas d'édition critique pour le moment. En somme, on en est resté à la *Sixtine* (1586) : la différence que présentent nos éditions modernes consiste uniquement — ce qui assurément est quelque chose — dans le relevé des variantes d'un plus grand nombre de mss en onciales ou en minuscules, et dans la préférence donnée à l'un des mss principaux (v. Swete, *Intr.*, 124 s., 490 s.), l'Alexandrinus (A), le Vaticanus (B), le Sinaiticus (S ou ℵ), etc.

arch. de la Gal. et de la Bith., 1872, I, 54, N. 34, 7 et n. à l. 7 μήτραν pour μητέραν; postérieurement, Δήμητραν, dans Schmid, *Der Attic.*, 1896, IV, 586; Crönert, *Mem. Herc.*, 1903, 169, 5, où maints détails).

Épigraphiquement, on relève : ἰjατῆραν *Coll. G. D. I.*, I, 60, 3, Edalie, en écriture chypr. épichorienne, v[e] s. (Kretschmer, *Entst.*, 28) ; ἀ(ν)δριjά(ν)ταν *Coll. G. D. I.*, I, 59, 2, Ed., 1[er] quart du IV[e] s. (Kretschmer, *Entst.*, 29) ; un autre ἀ(ν)δριά(ν)ταν, plus récent, dans Hoffmann, *Gr. Dial.*, I, 1891, 75, N. 140 (Deecke, *Berl. ph. W.*, 1886, 1324 ; *Rev. arch.*, 1887, IX, 82 = S. Reinach, *Chr. d'Or.*, I, 1891, 301 [il est exact que le « ν final est conforme au dial. gr. act. de Ch. », mais ce ν, essentiel, v. plus loin, se retrouve aujourd'hui dans bien d'autres dialectes, cf. J. P., *Essais de gramm. hist. ng.*, II, 1889, XXXII, Τὸ ταξίδι μου, (1888-)1905², 159 s., *Et. de philol. ng.*, 1892, XXIX s. ; — ν se cache dans un plexus tel que πατέραμμου acc. ; πατέραdου, Syra] ; Clermont Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, I, 1885, 198-200 ; J. P., Ῥωμαΐϊκο θέατρο, 1901, 75), Chypre, 350-360 av. J.-C. ; ἀγαλματοφῶραν *Jahr.h. d. öst. arch. Inst. i. W.*, I, 1898, p. 199, l. 13, bronze éléen d'Olympie, milieu du IV[e] s. av. J.-C. (cf. *ib.*, 197, 207 s.) ; τὰν κιόναν (mot grec et non pas h. כִּיּוּן ; développé dans un travail en cours ; cf. Hody, 115 ; Gesenius, *Th.*, s. v. ; Muss-Arnolt, *Sem. W. in Gr. a. Lat.*, Trans. of the am. ph. Ass., XXIII, 1892, 7 ; K. Marti, *Dodekaproph.*, 1904, p. 197, Am. 5, 26 ; nous l'avons dans l'arm. սիւն, *siun*, cf. Hübschmann, K. Z., XXIII (1875), 34 et *Arm. Gr.*, I, 2, 490, N. 368 (cf. 491, N. 372, 489, N. 361, 490, N. 364, 365) ; Meillet, *Esq. d'une gr. comp. de l'arm. cl.*, 1903, 10, 12, *Mém. Soc. Ling.*, X (1898), 278 ; rappr. Pedersen, K. Z., XXXVIII (1905), 199 ; Bopp., *Gl. Comp.*, 398 *b* ; Hübschmann, K. Z., XXIII, 17 ; Prellwitz, *Etym. Wort.b. d. gr. Spr.*², 1905, s. v. κύων ; Pedersen, *l. l.*, 197, etc., etc.), Hoffmann, *op. cit.*, II, 1893, p. 16, N. 7, l. 40, Thessalie, un peu plus jeune que les précédentes (Kretschmer, *l. l.*) ; ἥρωαν Ross, *Inscr. gr. ined.*, fasc. 2, Ath., 1842, N. 122, B 4, l. 30, pas antérieure au II[e] s., A. D. (*ib.*, p. 30 ; écrit ηροαν = I. G., XII, f. 7 (Delamarre), 1908, 394, B [l. 4]) ; χάριταν Kaibel, *Ep. gr.*, 1878, N. 167, 6, Attique ; ἄνδραν *C. I. G.*, I, 1781, 1, Thessalie, ép. rom. ; γυναῖκαν *Rev. arch.*, 1879, t. 37, 282, Thasos, postérieure à l'an 27 av. J.-C., Latyschev, *Inscr. ant. or. s. P. E.*, I, 1885, p. 141, N. 110, 3, Olbia ; *ib.*, l. 4 θυγατέραν, « Traiano non vetustior », d'après Boeckh, *ib.* ; στηλίδα[ν, *ib.*, p. 149, N. 118, 3 « ætatis admodum recentis » ; χλ]ωρότηταν Perrot, *Gal.*, I, N. 91, III, l. 10, cf. p. 132, n. à l. 10 : λιμέναν *C. I. A.*, III, 1379, 7, πατρίδαν *ib.*, l. 11 (Meisterhans, *Gramm. d. att. Inschr.*³, 1900, 130, 7 ; J. P., Ῥω. θέ., 75), II[e] ou III[e] s., A. D.

A travers les papyrus : μητέραν A. Peyron, *Pap. gr. reg. Taur. M. Æg.*, I, 1826, 22, ép. rom.; Pap. Lup. (= *Not. et extr.*, XVIII) XVIII, 5, p. 233, 5, J. P., *Essais de gramm. hist. ng.*, II, 1889, 146; Völker, *Pap. gr. synt. sp.*, 1900, 32; Mayser, *Gramm. d. gr. Pap. aus d. Pt.z.*, 1906, 199, ép. rom.; χῖραν Pap. Lup., L, 20, p. 322, 20, 160 av. J.-C., *Essais, l. l.*; Völker, Mayser, *ll. ll.*; rappr. πᾶν τὸν τόπον Pap. Lup., XXXVII, 11, p. 298, 11, 163 av. J.-C., *Essais*, II, 147 (où expliqué; cf. *ib.*, XLV ἐλέφαν, etc.); Völker, *l. l.*, où ἅπανταν [χρ]όνο[ν] (*B. G. U.*, II, 1898, 666, 23, 175/176 A. D.), Mayser, *l. l.*; τρίποδαν Kenyon, *Cl. T. fr. Pap.*, 1891, p. 102, 40, Ier s. av. J.-C., Mayser, *l. l.*; d'autre part, on trouvera les exemples suivants chez Dieterich, *Unters.*, 159 : γυναῖκαν (187-8 A.D.), δράκονταν, κόμιταν, μητέραν (IIe-IIIe s. A. D.), νυκτερίδαν; chez Völker, *l. l.* : τινὰν αὖραν (IIIe s. A. D.), v. ci-dessus; chez Mayser, *l. l.* : θυγατέραν (IIe-IIIe s. A. D.), σφραγῖδαν (197 A. D.), Καρανῖδαν (115 A. D.), παῖδαν (189 A. D.), τρίποδαν, χῖραν (152-3 A. D.), κατὰ μῆναν (ép. rom.). Pour la bibliographie générale du sujet, il faut ajouter aux indications incomplètes de Mayser, 287, 1 : Lob. Paral. 142; Mullach, *Gr. d. gr. Vulg.spr.*, 1856, 22, 162 (où bibliographie); Sophocles, *Gloss. of lat. a. byz. gr.*, London, 1860, p. 84, 2 = *Gr. Lex. of the rom. a. byz. per.*, 1887, 36, *a*, 2 (et non 4, Dieterich, *Unters.*, 160)[1]; Le Bas-Waddington, III, 1, texte, 1870, p. VI, s. VI, 2418, l. 2 (où il faut maintenir θυρίδαν); Μαυροφρύδης, Δοκίμ., 1871, 490; Perrot, *Gal.*, I, 1872, 129; C. Wessely, *Proleg. ad Pap. gr. nov. coll. ed.*, Vind., 1883, 65 (où dans αποπρηρουταν, W. a reconnu ἀποπληροῦνταν); J. P., *Essais*, I, 1886, 190, II, 1889, XXXI, 146 (où neuf collections de pap. dépouillées, p. 140-149, souvent citées depuis, toujours sans renvois); W. Meyer, *S. Portius*, 1889, 127-8 (Bibl. de l'É. d. H.-É., f. 78); Kühner-Blass, I, 1, 1890. 413-4, A. 5; Viteau, *Ét.*, I, 1893, p. XIX; Gregory, *Proleg.*, 1894, 118 et n. 3 (= Tisch., N. T.[8], t. III); Jannaris, *Hist. gr. Gramm.*, 1897, p. 542, 6; J. P. Ῥω. θέ., 1901, 75; Crönert, *Mem. gr. herc.*, 1903, 169, 4. (Corriger, chez Mayser, 287, 1 : Schweyzer, 156, pas 116; dans Wagner, *Quæst.* (v. Mayser, *ib.*), bibliographie, p. 101 s. et nombreux exemples, dont ἐμέν, etc.)

Voyons maintenant l'importance de ce -ν pour les temps modernes. Elle est énorme. Γυναῖκαν, une fois entraîné par γλῶσσαν, à cause de l'α également bref des deux accusatifs, a donné un nominatif γυναῖκα, d'après γλῶσσα; ἄνδραν a suivi γυναῖκαν et, de même,

1. Au sujet de ces deux éditions de Sophocles, il est bon de remarquer, ce que l'on ne sait pas toujours, que la troisième a oublié de reproduire l'*Appendix. Modern Greek Period*, qui se trouve dans la première (p. 579 s.).

est remonté à ἄνδρας, nom.[1]; en d'autres termes, sans ce -ν analogique, les imparisyllabiques masculins et féminins de la troisième déclinaison ancienne, ne seraient pas tous aujourd'hui devenus des parisyllabiques, ce qui amène dans le système de la déclinaison une transformation radicale (v. plus loin). Il n'y a donc pas moyen de négliger un fait grammatical aussi considérable.

Voici cependant l'attitude de la critique à cet égard. On a vu plus haut que Swete rejetait ces leçons tantôt au bas des pages, tantôt à l'Appendix; il ne sait encore à quoi se décider. Les autres ne cachent pas leur dédain : χάριταν « forma non magis barbara quam ἤλπιζα [*ib.*] », dit Kaibel, *Ep. gr.*, N. 167, 6, p. 59; « Aufnahme verdienen sie nicht », observe Blass placidement, *Gr.*², 27, § 8, 1. Cela nous paraît contraire à tout esprit historique. H. a. R., dans leur *Concordance*, ne daignent pas relever les var. avec -ν (cf. Deissmann, *Bib.st.*, 135, qui signale chez eux le mot καθ' suivi d'un point d'interrogation !). Helbing, mieux averti, donne des raisons plus sérieuses, p x et p. 50 : ces -αν, dit-il, se trouvent surtout dans A; B et ℵ en paraissent affranchis, alors que A d'ordinaire partage ses vulgarismes avec ℵ; en outre, les papyrus de l'époque ptolémaïque ne présentent pas beaucoup de ces formes (v. la même remarque chez Mayser, 198-199); elles sont donc « sicher späteren Ursprungs und auszuscheiden ».

Aucune de ces raisons ne tient contre la grammaire historique. C'est ici la critique verbale qui doit s'inspirer d'elle et non point la dominer. Il est inexact, on l'a déjà vu, que ces accusatifs soient d'origine postérieure. Leur peu de fréquence à l'époque ptolémaïque ne prouve rien; ils sont tout aussi rares aux autres époques, avant le xᵉ s. L'essentiel est que ces formes ne sont point un accident; leurs apparitions, sporadiques à l'origine, accrues plus tard, nous représentent un développement *continu*. Nous avons montré et même démontré ailleurs (*Essais*, I, 90-1 et *passim*), avec quelle lenteur se répandent en grec les phénomènes analogiques, jusqu'à leur complet triomphe (v. aussi A. Thumb, *Byz. Z.*, IX (1900), 390; cf. Viteau, *Ét. I.*, p. III-IV). Il s'agit donc de bien

1. J'adopte l'explication de Kretschner, *Entst.*, 28. Elle rend compte des exemple les plus anciens (ivᵉ et vᵉ s.), tandis que celle de Dieterich, *Unters.*, 159, et la mienne, Ῥω. θέ., 75 (cf. *Essais*, I, 1886, 90-1) supposent pour commencer, ὥραν et νεανίαν avec un α bref; les masc. du paradigne νεανίας constituent, au surplus, des types assez rares. Le processus, à ma connaissance, a été indiqué pour la première fois par Sophocles, *Gloss.*, 1860, p. 84, 2 (= *Gr. Lex.*, 1887, 36, *a*, 2), puis expliqué complètement par Wagner, *Quaest. ep.*, 1883, 101 s., surtout 106-7; mentionné aujourd'hui dans Kühner-Blass, I, 1, 414 (Anm. 5); v. ci-dessous, p. 169.

voir à quelle époque pullulent les ν analogiques, à quelle autre ils commencent à se montrer; ce travail a été tenté dans les *Essais*, t. II, si l'on veut bien se donner la peine de comparer, dans le tableau que nous y dressons, des textes où ces -ν sont rares ou absents, tels que *Pap. Lup.*, etc., *Gloss. Laod.*, *Interpret. Montep.*, *Italogræca*, etc., d'une part, d'autre part des textes tels que *Prodr.*, *Spaneas*, etc., où ils abondent. Il est donc tout à fait de règle que dans la Septante il y en ait peu; mais il est tout aussi de règle qu'il y en ait; il faut bien que ces accusatifs paraissent quelque part; on ne comprend pas pourquoi ce ne serait pas là et à cette époque, puisqu'il y en a d'antérieurs et de contemporains dans les papyrus mêmes.

L'argument de l'Alexandrinus est faible. En réalité, une confusion extrême règne en ces matières chez les éditeurs et chez les grammairiens, parce qu'ils ne savent pas chercher dans le grec moderne le point d'appui nécessaire. Ezech., 28, 13, Swete signale aux N. C. ανθρακα d'après A; cela signifie qu'il le rejette; mais il admet dans le texte πᾶν (ci-dessus; Mullach, 216; Soph.³, 36, *a*; *Essais*, II, XLIV-V, 147 (*Pap. Lup.*), 150, etc., v. l'*Ind. verb.*, 318 *a*; Belléli, *Rev. d. Et. gr.*, III (1890), 304, v. 21; Thumb, *Prinz.*, 250; Mayser, 273, α; Helbing, 51) λίθον, malgré πάντα donné par A; Tischendorf agit de même, tout en étant seul à noter πάντα; on ne voit pas du tout la raison, πᾶν acc. m. étant moins intéressant que ἄνθρακαν pour le développement ultérieur du grec. Voici qui est plus frappant : 2 Paral. 25, 15, Swete imprime εἶπαν, alors que A porte εἶπον; Ruth, 4, 11, Tischendorf va jusqu'à se décider pour εἴποσαν[1] (*bis*), quand il y a dans A εἶπαν (la seconde fois); mais il recule devant γυναῖκαν, *ib.*; Swete également; enfin, Helbing, p. 62, déclare εἶπα fort acceptable. H. et R. donnent εἶπα et εἶπαν. Personne ne songe à corriger. Pourquoi cela? Ici la raison apparaît nettement: on n'a pas encore pris son parti de l'acc. -αν, parce qu'on ne s'est pas encore familiarisé avec lui et qu'on le suspecte, tandis que εἶπα, d'explication plus abordable (εἶπα sur ἔλυσα), déjà dans Solon (cf. Blass, *Theol. Literz.*, XIX, 1894, N. 13, p. 339) est enregistré depuis longtemps dans toutes les grammaires de grec ancien et n'étonne plus. La preuve en est facile : R. Kühner, *Ausf. Gr.*, I, *1869*, p. 817, mentionne et commente εἶπα; il est muet sur -αν et sur -ας au même paragraphe 118 (cf. Anm. 4), où Blass se voit déjà obligé d'ajouter une Anm. 5 sur ces formes (v. Kühner-Blass, I, 1, *1890*, p. 413-4).

1. Cf. ἀπήλθοσαν, Foucart, S. C. (1905), 40-1; *ib.*, εἴπασαν, 51. Ces formes n'ont point prospéré dans le Κοινή moderne.

C'est donc toujours le préjugé classique ; il se montre naïvement dans Blass[2], 27, § 8, 1, où, après avoir dédaigneusement passé à côté de ἀστέραν (v. ci dessus), il honore d'une remarque plus indulgente les accusatifs absolument similaires en - ην « auch dem Attischen nicht fremd », parce que τριήρην, Δημοσθένην, Σωκράτην, etc., traînent partout. Mais il perd patience à propos de - ῆν, contraire au canon attique : « unglaubhaft N T. ἀσφαλην (Accent ?) » - naturellement, ἀσφαλῆν (*Essais*, II, 188). Helbing, 50 δ, repousse ces acc. en -ην avec ceux en -αν, voulant sans doute une Septante plus attique que le v[e] s. (sur ces adj., v. Sturz, 127 ; *Essais,* II, aux différents textes ; G. Meyer[3], p. 428 ; Jannaris, 542, 6 — en App. seulement, dans une grammaire historique faite par un Grec — Schweyzer, 153, 155 *b*, Moulton, *Gr.*, 49, Mayser, 199, etc., etc.).

Or, il faut bien se rendre compte de ceci, c'est que les motifs qui constituent la valeur de εἶπα sont exactement ceux qui constituent la valeur des accusatifs en -αν, πατέραν, etc. Les apparitions sporadiques dans les textes anciens de phénomènes de ce genre, n'ont d'importance que si on les voit plus tard se généraliser. Il est par trop évident que si εἶπα et que si πατέραν n'avaient ni attaches dans le passé, ni rayonnement postérieur, ce seraient des manifestations isolées, individuelles, éphémères du langage, auxquelles il ne conviendrait pas d'attacher une trop grande importance. Tel n'est pas ici le cas et c'est le développement de ces formes à travers les siècles, leur triomphe définitif dans le grec moderne qui les met en plein relief. Mais εἶπα n'a pas triomphé plus que πατέραν. Nous avons expliqué comment c'est grâce à cet accusatif que les parisyllabiques ont pu se former et arriver à une domination absolue. Cette considération est essentielle. De même que nulle part en Grèce aujourd'hui εἶπον ou tout autre -ον n'ont survécu, de même tous les imparisyllabiques masculins et féminins de la troisième déclinaison ancienne ont cédé la place à des parisyllabiques. Dès lors, ils sont aussi légitimes que εἶπα. Sans doute, si on lit les journaux grecs ou les comptes rendus de la Chambre des Députés de Grèce, on verra fleurir des imparisyllabiques sur toute la ligne. Bien plus : on pourra, dans la conversation, à Athènes ou ailleurs, en recueillir de nombreux échantillons. Nous nous adressons ici à un public averti et ce public là n'ignore point que les imparisyllabiques auxquels nous faisons allusion, n'ont aucune autorité scientifique. Il n'y a guère qu'en Grèce que l'on pense différemment. La chose est pourtant claire. Ces imparisyllabiques viennent des livres et de l'école, où ils ont pénétré par les livres. Ils ne reposent donc sur aucune tradition. La tradition

écrite est indifférente, étant ou n'étant pas, suivant qu'on y a ou qu'on n'y a pas recours. Supposons, par un miracle — il ne faudrait pas moins — que la Grèce entière aujourd'hui se mette à imparisyllabiser. Ces imparisyllabiques ne prouveraient rien. Le mot *ministère* ne prouve point que le français vient du latin. L'allemand empruntera tout aussi bien *ministerium* au latin livresque. Le vulgaire *métier* témoigne seul d'une trituration ininterrompue, par conséquent d'une tradition. Que les puristes grecs, férus d'une résurrection uniquement typographique des formes anciennes - πατὴρ est prononcé πατίρ, ἡμέραι est prononcé ιμέρε - méprisent les imparisyllabiques πατέρας ou les pluriels μέρες, c'est leur affaire. Il ne faut pas que des savants sérieux se laissent prendre à de pareils jeux. Nous verrons plus loin (p. 180) qu'il y a eu quelques méprises dans ce sens, quelques confusions malencontreuses entre la langue livresque et le grec vivant. Plus une forme est *vulgaire* dans la Septante, plus elle mérite notre respect, c'est-à-dire notre étude. Les précurseurs de ces parisyllabiques, devenus plus tard monnaie courante, ont donc tous les droits de figurer dans un texte bien établi et il faut beaucoup de critique, il faut une sévère information historique et grammaticale, il faut une réflexion très délicate, avant de les en exclure [1].

Je ne puis entrer dans le même détail pour tout. Je note en courant, pour la morphologie de la Septante : χείμαρρος, ἀδελφιδός, ἔφυγαν, ἤμην, etc. (Swete, *Intr.*, 305), φάγεσαι, καυχᾶσαι, κοιμᾶσαι (cf. Φιλήντας, 292, t. II, sous presse), l'absence de l'augment (*ib.*, 297, cf. Σωκράτης, I, 520, Ath., 1874), la confusion de l'opt., du subj et de l'indic. (Φιλήντας, 296, § 903, cf. § 863), la disparition de l'optatif (*ib.*, 280), le passif pour le moyen (γενηθήτω τὸ θέλημά σου [2], Matth.,

1. Dans la Κοινὴ moderne, χανείς, καθείς, gén. χανενός, καθενός, ἑνός, *pronoms*, sont les seuls imparisyllabiques subsistants de la catégorie que nous étudions. Les impar. neutres πρᾶμα, πραμάτου, les masc. et fém. μαννάδες, πατεράδες, au plur., appartiennent à un autre ordre d'idées.

2. Cf. B. Weiss, *Das M.-Ev.*, Gött., 1898, p. 134 : « Gemeint ist der gebietende Wille Gottes », etc. ; *fiat voluntas*, etc. Mais θέλημα n'est pas θέλησις, *volonté*; θέλημα désigne le vouloir concentré sur un moment, sur un acte, l'ordre, le commandement; c'est ainsi que par une dérivation de sens toute naturelle, on dit aujourd'hui ἕνα παιδὶ ποὺ κάνει θελήματα = qui obéit à son patron, exécute ses *ordres*, fait ses *courses*, ses commissions, etc. Dans l'Église primitive, il faut se représenter le langage comme beaucoup plus familier ; on était en communication quotidienne avec Dieu et l'on sait que pour saint Paul, p. ex., la vie terrestre de Jésus et sa vie d'outre-tombe constituaient une seule et même existence, sans aucune solution de continuité historique, v. Deissmann, *Im N. J.*, p. 80, où très fine analyse ; v. E. Renan, les premiers chapitres des *Apôtres*, etc., etc. Les exemples et les remarques de Cremer, *Bibl. th. Wört.b.*, p. 414, cadrent assez bien avec ce que nous proposons.

6, 10, cf. Φιλ., 274, 3, mais Ruth., 2, 12, γένοιτο ὁ μισθός σου πλήρης), θυγάτηρ pour θύγατερ (Ruth, 2, 22, A, v. Swete, *Intr.*, 306 ; ce vocatif est un témoin précieux de la prédominance analogique de la voyelle du nom. aux autres cas, tendance des plus anciennes, cf. J. P., 'Ρ. κ. Μ., III, 309 s. ; cf. πατήρ, voc., Nägeli, *Wortsch.*, 13, 1, etc., etc. ; pour l'accent du nom., v. ἀδελφέ, Gen., 33, 9) ; pour la syntaxe : ἄφες ἐκβάλω (cf. Thumb, *A. f. Pap.f.*, III, 462), ὅταν εἰσήρχετο (Gen., 38, 9 ; Swete. *Intr.*, 306), ἵνα avec l'indic., ἐὰν οἴδαμεν (N. T. ; Φιλ., 284 ; cf. Blass, qui résiste, *Theol. Liter.z.*, XIX (1894), N. 13, 339), certaines anacoluthes telles que ἰδὼν δὲ Φαραώ... ἡ καρδία Φαραὼ (Ex., 9, 7[1] ; Swete, *Intr.*, 306), παρὰ dans μέγας παρὰ πάντας (cf. *præter;* Swete, *ib.*), l'infinitif substantifié (*ib. ;* cf. Hesseling, dans J. P., *Et ng.*, 1 s.) ; pour le vocabulaire : φθινόπωρος[2] (Thumb, *Hell.*, 19, *A. f. Pap.f.*, III, 465 ; ajoutez : φθινοπωρισμός, Torremuzza, *Iscr. Palerm.*, 1762, XXIX, v. *ib.*). etc., etc., v. plus loin ; pour la phonétique : τεσσεράκοντα (cf. τεσσαρες βοας Num., 7, 7, indiqué dans T., *Prol.*, 56, comme *notabile*, non signalé au passage même), πεῖν, ταμεῖον[3], ἐχθές (Swete, *Intr.*, 301-2, Moulton, *Gr.*, 45[1], σφ = ψ (Frankel, *Vorst.*, 192, n. C), ὀλίος (*Essais,* II, LXX, 1 et 142, dans *Pap. Leid.*, II, 125, col. 4, 17 ; Krumbacher, *Irrat. Sp.*, 1886, 366 ; J. P., *R. C.*, 1888, 364-370 ; Thumb., *Hell.*, 187, etc., etc.), χραυή, φεύειν (surtout dans ℵ), ἐπιραντίζειν (Swete, *Intr.*, 301) ; voilà une série de phénomènes qu'il faut examiner rigoureusement, avant de les proscrire. On ne saurait surtout être assez attentif en fait de phonétique : T. *Prol.*, 56 (cf. 'Αντωνιάδης, 113) relève ορθου ορθισις (= ορθρ.) dans A (cf. T. *ib.*, Ex., 34, 4, où ces mots figurent entre parenthèses) ; or, Philintas a prouvé (I, 209, § 589, cf. 76, § 255)

1. Il est vrai que toutes les langues présentent de ces anacoluthes, même les plus classiques. Cf. Racine, *Bér.*, I, IV, v. 239 (Hachette) :

Mais enfin, succombant à ma mélancolie,
Mon désespoir porta mes pas vers l'Italie.

2. Le gr. class. dit ὀπώρα (cf. J.B. Mayor, Φθινοπωρινός, *Expositor*, Febr., 1904, s. VI, N. L., 99 ; φθιν., *ib.*, 101), mot aujourd'hui disparu. Χυνόπωρος (parétymologie de φθινόπ., *qui verse des fruits*, Χατζηδ., je ne sais plus où) doit être ancien en gr. mod., puisqu'il ne peut que remonter à une époque où on avait encore le sentiment de ὀπώρα (πωρικὰ me paraît d'origine savante). — On lit φθινόπωρος « automne » dans Hippocr. *Épid.*, I, 8 (éd. et trad. Littré, t. II, 1840, 642-3 ; ce livre est authentique, v. Littré, I, 293) ; cf. θερινῆς καὶ μετοπωρινῆς ὥρης Hipp. π. διαίτ. ὀξ. (*de rat. vict.*, etc.) dans les νόθα, Littré, II, 450.

3. Cf. 'Ρ. κ. Μ., I, 120. Pour une oreille attentive, les mots savants διήγημα, διηγοῦμαι, ποίησις, ποιητής, etc., dans des bouches savantes, n'ont jamais deux *i* consécutifs distincts ; l'un des deux se réduit (*Essais*, II, LIV s.) et très souvent disparaît. Pour δήγημα, δηγοῦμαι, δηγῆθηκα, c'est chose faite.

que la chute du second ρ a lieu encore aujourd'hui dans ἄρθο = ἄρθρον, terme d'origine savante.

Je me résume. Swete, *Intr.*, 301-2, s'exprime ainsi : « Anormal spelling such as these occur on every page of an uncial ms of the LXX and sometimes cause great perplexity to an editor of the text, » Cette *perplexité* disparaîtra le jour où l'on prendra sérieusement en considération l'évolution postérieure du grec. Nous devons poser comme principe inéluctable que, sans le grec moderne, il n'y a pas de constitution possible du texte de la Septante. Elle n'est un document linguistique qu'à ce prix [1].



Jusqu'ici nous avons examiné le texte de la Septante en lui-même. Il est toutefois évident que si, pour une raison quelconque, il s'y trouve des hébraïsmes, elle cesse, là où il y en a, de mériter la confiance de l'helléniste. Le grand mérite de M. A. Deissmann, dès ses débuts, peut-on dire, dès son ouvrage *Im Namen Jesu*, est d'avoir apporté à la solution de ce problème la méthode philologique véritable et d'avoir largement éclairci la question dans ses autres travaux. Présentement, sa doctrine se trouve exposée pour le mieux dans son article *Hellenistisches Griechisch* de la *R. Enc.* de Herzog[3]. Il y fait justice — là et ailleurs — de toutes les qualifications subies par le texte de la Septante, où l'on voulait voir, où l'on veut voir encore, tantôt un *hellenistisches Idiom* (cf. Deissm., Herzog[3], 629, 21) — ce qui revient à dire *grec judaïque* ou *Jüdengriechisch* (cf. *ib.*, 634, 13-17) — tantôt un *biblisches Griechisch* (cf. *ib.*), terme différencié par quelques-uns en *Septuaginta-Griechisch* ou *Neutestamentliches Griechisch*, élargi par d'autres en *christliches Gr.* ou même en *kirchliches* (cf. *ib.*, 634, 25-34). Blass (*Theol. Liter.z.*, XIX, 1894, N. 13, p. 338, c. r. de Viteau, *Et. I.*) parle d'un grec du N. T. qui serait « ein besonderes, seinen eige-

1. Le texte *hébreu* lui-même est précieux pour l'histoire du grec, dans les transcriptions, celles des noms propres, par exemple. On sait que *l'image auditive*, imprimée par avance dans le cerveau, produit ce que nous appelons l'assimilation régressive : ἄξαφνα (ἐξ.), ὀμπρός (ἐ.), etc., etc. (cf. J. P., Byz. Z. XVI (1906), 165, à P. 413, v. 9). Ce phénomène apparaît chez les Septante où le shewa est assimilé à la voy. suivante : Βαλαάμ = בִּלְעָם, Σόδομα = סְדֹם, même l'*i* : Φάσγα = פִּסְגָּה, Μαριάμ = מִרְיָם : v. Frankel, *Vorst.*, 121 ; l'étude serait à reprendre au point de vue moderne. — Pour des phénomènes analogues en arménien (*կատապան* *katapan* capitano, Brockelm., *D. gr. Fremdw. i. Arm.*, Z.D.M.G., XLVII (1893), 36, c'est-à-dire ὁ κατεπάνω Const. Adm., 228, 24, etc., etc., et pas κατεπάνω Thumb, *Byz. Z.*, IX (1900), 394), v. notre mémoire *Efendi* (à paraître).

nen Gesetzen folgendes ». Pour Swete (*Intr.*, 9), la Septante serait le monument d'un patois « of the Alexandrian streets and markets », d'un « Jewish-Egyptian Greek », et l'on ne comprend pas très bien le compromis qui lui fait écrire (p. 294) : « the Jewish Greek spoken in Palestine was « Hellenistic » in the strictest sense »; cf. aussi Grinfield, *Apol.*, X, 3rd.; Székely, *Herm.*, 60 : *dialectus vulgaris melior hebraizans* » et *passim*, etc., etc.[1]. M. l'abbé Viteau, à qui nous devons des travaux excellents sur le Nouveau Testament, croit à un « grec hébraïsant tel qu'on le parlait à Alexandrie, au sein de la communauté juive » (*Dict. Vig.*, p. 316), ce qui supposerait chez nos hellénistes une connaissance du grec presque effrayante, puisque nous arriverions ainsi à déterminer, même le grec d'un quartier d'Alexandrie. M. Viteau constate dans ce grec « un énorme mélange d'hébraïsmes » (*ib.*, et *passim*, cf. *Et. I*, p. vi et p. xi). On ne sépare pas, dans ces jugements, le grec de l'A. T. de celui du Nouveau. Deissmann, qui ne les sépare pas davantage, blâme cette terminologie et soutient qu'aucune de ces qualifications ne se justifie scientifiquement (v. surtout Herzog[3], 634, 25 34).

La méthode de Deissmann est simple : il compare la langue du V. T. avec celle des papyrus contemporains et reste frappé de leur parfaite concordance. L'argument est décisif. Cette théorie a quelques attaches dans le passé et Deissmann a eu des précurseurs, qui, naturellement, ne pouvaient encore avoir recours aux papyrus, sans parler des progrès philologiques accomplis depuis. *Vulgari Alexandrinorum dialecto usi sunt*, disait déjà Thiersch (Diss., 6); Frankel (*Vorst.*, entre autres, p. 164 s., 266, cf. 8-11) ne s'arrête pas un seul moment à l'hypothèse des hébraïsmes; il examine le grec de la traduction en lui-même[2]; Hody, avant eux, avait reconnu là

1. Cf. R. Simon : « la Version des Septante est écrite en un Grec de Synagogue, qui ne pouvoit être connu que des Juifs Hellenistes » 200 *b*. Quelques philologues pensent de même aujourd'hui. Cela tient purement à une erreur d'optique : ils jugent la Septante du point de vue du v[e] s. grec, et Deissmann (Herzog[3], 634, 35 s.) a précisément fait ressortir que l'idée d'un *Jüdengriechisch* a dû naître en grande partie de cette comparaison antihistorique avec le classicisme. Que les Grecs comprenaient la Septante. cela nous est prouvé par le dédain même que leur inspirait ce grec *barbare* et dont Norden a recueilli les témoignages chez les Pères de l'Église, cf. *Die Ant. Kunstpr.*, p. 479, 521, v. plus loin, p. 200, n. 1. — Au surplus, Origène le comprenait bien et nous ne voyons guère que le N. T. n'ait pas été compris. On sait, par notre étude même, qu'il passe pour hébraïser autant que l'Ancien.

2. Ce livre qui, au début de mes études, m'avait été signalé par M. Clermont Ganneau, est souvent cité dans les bibliographies, mais il est vraiment trop peu utilisé. Pourtant, voilà bien l'ouvrage modèle que, dans sa partie grammaticale, il faudrait reprendre et compléter aujourd'hui, pour le remettre au point.

une *dialectus alexandrina* (cf. p. 112 s., où preuves et discussion, comparaison avec la grécité postérieure, Elien, etc. ; v. p. 113, 114, 115, etc.). Plus récemment, Geldart (*The mod. gr. Lang.*, Oxford, 1870, p. 102) avait pris une position encore plus intelligente (v. plus loin) ; Zezschwitz aussi (*Prof. gr.*, 9-10, 15 s. ; point de vue surtout lexicologique) raisonne bien. Mais Deissmann, à l'aide des papyrus, apporte les preuves. La langue de l'A. et du N. T. est bel et bien une langue grecque et une langue vivante. C'est la Κοινή du temps. La phonétique et la morphologie le démontrent irréfutablement : elles se retrouvent dans la grécité profane contemporaine. Insistons sur ce point, qui est capital, car la phonétique et la morphologie sont, dans toute langue, les œuvres vives. C'est même à cause de cela que la langue *savante* en Grèce aujourd'hui est destinée à périr, périt dans l'usage quotidien, parce qu'elle ne tient aucun compte du développement historique de la morphologie et de la phonétique, qui sont essentielles en fait de langage (cf. J. P., 'Ρ. κ. Μ., II, 1903, 19 s., etc., etc.). Or, dans ce prétendu judéo-grec on ne relève pas un seul phénomène phonétique ou morphologique, qui ne se retrouve dans le grec proprement dit ou qui ne se justifie par le grec moderne Pour ce qui est du vocabulaire, les *Bibelstudien* ne laissent plus de doute. Des mots qui passaient pour uniquement bibliques, apparaissent dans les papyrus ou les ostraka : tel ἀντιλήμπτωρ (*Bib.st.*, 86-7 ; pap. de 158/157 a. C.), employé vis-à-vis du roi et de la reine, alors qu'on le croyait réservé à Dieu ; σωτήρ, et le fait est important, était connu, dans ce même sens, chez les païens (P. Wendland, *Zeitschr. f. d. N. T. Wiss.*, V (1904), 336 ; sur Ptol. Σ., p. 338, considéré comme une divinité, v. p. 339-40 ; cf. 351 s. ; Thumb., *Prinz.*, 254). Korsunski, au contraire, veut à toute force qu'il y ait un grec hébraïque et relève avec complaisance et prolixité toutes les acceptions nobles et élevées, inconnues des classiques (Переводъ LXX, 466 s. ; même point de vue, plus outré chez Székely, *Herm.*, 84-5 ; cf. Schilling, *Comm.*, 87 s.). Korsunski ne s'incline pas même devant le ἀντιλήμπτωρ de Deissmann et cherche à infirmer ce témoignage, sous prétexte qu'il est unique ; il souligne enfin sa signification extra-religieuse (p. 473), ce qui le lui fait ranger dans le chapitre des hébraïsmes (p. 466) ! Il établit ainsi la supériorité du vocabulaire biblique. Ailleurs (p. 467-469), il passe longuement en revue les différents sens classiques de ἀγαθός, montre que les Grecs n'avaient pas soupçonné la valeur spiritualiste de cet adjectif, n'avaient donc pas senti comme les Septante (p. 469) le besoin de créer des dérivés tels que ἀγαθοποιέω (cf. Hatch, *Essays*, 7), etc., et que chez eux

ἀγαθὸς est bien un hébraïsme, puisqu'il emprunte à טוֹב tous ses sens nouveaux. Cela signifie simplement que le sens des mots se transforme, sous l'influence d'événements sociaux, non pas qu'il y a là un grec spécial, mais un grec qui se développe (cf. Nägeli, *Wortsch.*, p. 8, p. 28 s., et ses études sur le vocabulaire de Saint-Paul, 14 s.; v. les comparaisons de Kennedy, *Sources*, 29, 72 s., 96 s. et *passim*, entre le vocabulaire classique et celui de la Septante). De ce que στρατιὰ se rencontre chez les classiques (Pindare, Eschyle, Hérodote), mais n'y figure jamais avec οὐρανοῦ (p. 488-9), il n'y a pas à conclure qu'il y a là un гебраизмъ (*ib* ; cf. צְבָא הַשָּׁמַיִם 2 Chr., 33, 3, etc., etc., v. Mandelkern, 982, col. 2; E. Renan, *Vie de Jésus*, p. I « l'innombrable armée des étoiles », expression biblique qui n'est nullement un hébraïsme). Cela relève du vocabulaire (cf. Deissmann, *Gött. Gel. Anz.*, CLX (1898), 922, à propos de ἀγαθωσύνη, χριστέμπορος, etc.). Il est aussi quelque peu puéril de prendre texte (p. 470) de la graphie incomplète de ἀγά[π]ην (Deissmann, *Bib.st.*, 80), pour donner à entendre que le document n'est tout de même pas complet, et, par suite, pas tout à fait probant. C'est qu'on tient beaucoup à ce mot : « der Prof.-Gräc. völlig fremd », dit Cremer. s. v. (v. aussi Deissm., *l. l.*; Zezschwitz, 20, 62; Viteau, *Et. II*, XV; Thumb, *Hell.*, 185; bonne remarque de Swete, *Intr.*, 456; etc., etc.). Il faut donc qu'il demeure propriété exclusive de la Septante.

Korsunski voit également à tort un hébraïsme dans les divers sens de ῥῆμα, calqué, d'après lui, sur דָּבָר (p. 483) : il y a là un fait de linguistique générale, et déjà Gesenius (*Thes.*, 316 *a*, 2) avait remis les choses au point. Que ζητεῖν ψυχήν τινος בִּקֵּשׁ נֶפֶשׁ, cf. Ex., 4, 19, etc.), que ἀκοῇ ἀκούσῃς (v. H. a. R., *Conc.*; Ex., 15, 26, שָׁמוֹעַ תִּשְׁמַע, cf. Moulton, Gr., 14[1]), soient des locutions transcrites, c'est encore là une question de vocabulaire, du moins pour ζητεῖν ψ. = *tuer quelqu'un* (cf. Schilling, *Comm.*, 144-5), de syntaxe, si l'on veut, pour ἀκοῇ ἀ., mais ni l'un ni l'autre n'entament le fond de la langue grecque. Là où l'on cherche une grécité judaïque, il convient souvent de reconnaître une émanation de la foi juive (Deissm., Herzog[3], 637, 3-4). J'espère démontrer ailleurs que ἀήρ[2] a passé du

1. Le mérite du livre de Korsunski, dans la partie qui nous occupe, consiste surtout dans quelques analyses lexicologiques assez fines sur l'effort tenté par les traducteurs pour rendre et transformer certaines expressions bien hébraïques, comme ils ont fait, entre autres, pour αὐτόματος, traduisant סָפִיחַ, p. 500.

2. Je cherchais, je soupçonnais à ce mot une étymologie hébraïque, lorsque M. Mayer Lambert me suggéra fort heureusement le mot אוֹר. L'histoire du grec et quelques particularités de sémasiologie hébraïque confirment pleinement pour moi ce point de vue, que se trouve développé avec détails dans un mémoire en cours.

sens de *ténèbres, brouillard*, à celui d'*air pur* ou de *plein air*, sous l'influence probable de la philosophie présocratique. Autant vaudrait parler alors d'un grec des philosophes ou, suivant Deissmann (Herzog³, 637, 9-10), d'un grec des stoïciens à cause de la Stoa. Les locutions bibliques que Trénel (*L'anc. T. et la lang. fr. du moyen âge*, VIII-XV s., Paris, 1904) a signalées en masse dans le français courant — *effacer le nom de* (p. 365), *dormir son sommeil* (p. 371), *sonder les reins et les cœurs* (p. 406), *parler au cœur* (p. 456, etc., etc.), locutions aussi neuves à leur époque que ζητεῖν ψυχήν, ne portent pas la moindre atteinte au français. Le point de vue lexicologique ne doit pas être confondu avec le point de vue religieux (Deissm., Herzog³, 636, 55-7).

Pour ce qui est de la syntaxe, Deissmann (*ib.*, 637, 19 s.) observe que, au premier abord, elle semblerait le plus favorable à l'hypothèse d'un grec hébraïque. Cette syntaxe n'a pas son équivalent dans les papyrus. Cela tient simplement à ce que nous sommes ici en présence d'une traduction ; le IVᵉ livre des Maccabées, les Épîtres de saint Paul, l'Épître aux Hébreux sont affranchis de ces judaïsmes, parce que ce sont des textes originaux. Il n'y a donc pas lieu de parler de grec judaïque, mais d'un grec de traduction (*Uebersetzergriechisch, ib.*, 637, 37, 638, 9). Ce ne sont point des sémitismes usuels; ce sont des sémitismes d'exception, des anomalies momentanées. La Septante n'en demeure pas moins un excellent monument de la Κοινή (*ib.*, 638, 46-7). S'il existait un idiome judéo-grec caractérisé, pourquoi le Juif Philon, pourquoi le Juif Aristée, pourquoi le Juif Paul n'y écrivent-ils pas (*ib.*, 637, 54 s.)? car, enfin, la question est la même pour le N. T. (cf. Viteau, *Rev. de phil.*, XVIII (1894), 1 s.). Le livre de la Sagesse de Sirach, l'évangile de saint Luc tranchent le débat. Tous deux ont un prologue qui n'est certainement pas en judéo-grec. C'est que, dans leurs prologues, ces deux auteurs écrivaient comme ils parlaient, tandis que, pour le reste, ils s'inspiraient, directement ou indirectement, d'un original sémitique (*ib.*, 637, 60 s.).

J'expose ici, en y ajoutant quelques réflexions personnelles, la théorie féconde de Deissmann, avant de m'en séparer ou de la préciser sur quelques points, parce que cette théorie n'est pas encore, que je sache, connue en France [1]. Elle représente une réac-

1. De 1895, date des *Bib.st.*, à 1907, je ne vois aucun article consacré à Deissmann dans la *Rev. cr.* (sauf 1903, 10 s., sur un ouvrage d'un tout autre caractère, *Ein orig.-Dok. a. d. Diocl. Christenverf.*, Tüb. u. Lpzg, 1902, par Lejay), dans la *R. de Ph.* et dans la *R. d. ét. gr.* (les comptes rendus bibliographiques de cette dernière manquent d'index). M. l'abbé Legrain, qui avait suivi mon cours à l'École des Hautes-Études, a

tion nécessaire. On est vraiment étourdi de tous les hébraïsmes que des savants sérieux sont allés découvrir dans la Septante. Sans parler de Schlatter, pour lequel πᾶς ἄνθρωπος est inspiré de כָּל־אָדָם (*Spr. u. Heim.*, 35 = 325; v. les conclusions qu'il tire de ces hébraïsmes, 178 = 468 et 9 = 299; cf. Thumb, *Prinz.*, 252, *Arch. f. Pap.f.*, III, 460-61)[1], on n'est pas peu étonné de voir, à propos de la formule εἰς ὄνομα, ἐν ὀνόματι, J. Böhmer (*D. bibl. I. N.*, 11, 2) discourir pendant des pages sur l'emploi des prépositions hébraïques בְּ et לְ avec שֵׁם, sans chercher à se rendre compte de la valeur historique en grec — il passe à côté, p. 17 s. — de la préposition εἰς, une des prépositions les plus riches en surprises, à notre sens, une de celles dont la monographie minutieuse jetterait le jour le plus inattendu sur la grammaire, sur l'esprit et sur la psychologie des Grecs, sur ce que G. Hermann appelait la *mira Græcorum celeritas cogitandi* (v. provisoirement J. P., *Et. ng.*, p. IV s.). L'évolution du grec reste pour Böhmer un horizon clos. Il déclare même (p. 20) que dans l'examen de cette question, il faut partir de la grammaire hébraïque et non point de la grammaire grecque; il qualifie εἰς pour ἐν, dans εἰς ὄνομα, de « ungriechisch » (p. 18), alors que déjà Frankel notait l'emploi de εἰς avec des verbes de repos (*Vorst.*, 157, n. *s*), et que Winer (*Gr. d. N. T. Spr.i.*[7], 385-390) s'était placé au juste point de vue, précisément en matière de grec biblique.

bien voulu me faire la même vérification pour le *Bulletin Critique* de 1895 à 1906; les résultats de ses recherches ont été négatifs. Il me signale toutefois dans la *R. d'hist. et de litt. relig.*, X (1905), p. 502, une courte notice sur « *Die Hellenisier. d. sem. Monoth.* », de Deissmann, Leipzig, 1903, notice où il est fait allusion à la Septante et à quelques points de vue voisins de ceux que nous examinons. Dans cette même *Revue*, XI, 1906, p. 261, le *Orig.-Dok.* (ci-dessus) est aussi mentionné. Enfin, M. le rabbin Liber, qui suit aussi mon cours, a eu la complaisance de dépouiller la *Rev. des Ét. juives* et n'y a trouvé que de simples mentions bibliographiques.

1. Le raisonnement (p. 70 = 300) sur le coq qui fait φωνεῖ en grec, comme il fait en hébreu (קָרָא), est proprement fantastique. Aujourd'hui, malgré des variétés lexicologiques spéciales, le verbe φωνάζει peut s'appliquer à bien des animaux. Cela n'atteste en rien une influence quelconque de קָרָא. — Sur le livre de Boehmer, *D. bibl.* « *i. N.* », et sur la polémique engagée, v. Deissm., *Theol. Lit. Zeit.*, 1900, N. 3, 71-74 et Böhmer, *Zwei wicht. Kap.*, 51 s. et *ib.*, *Sind z. Verständn.* etc., p. 81 s. (v. Giesebrecht, ci-dessous, p. 179, n. 1). Remarquons, au sujet de ce débat, que deux choses sont possibles : εἰς ὄνομα, comme le veut Deissmann (*l. l.*, p. 73), peut être « eingebürgert » en grec, longtemps avant St Paul (v. *ib.*, un document de 260-259, a. C. n.), et, d'un autre côté, la formule peut très bien recevoir une coloration nouvelle à l'époque du christianisme, sous l'influence de l'hébreu biblique, mal interprété, comme le veut Jacob, *Im. N. G.*, 3 s., v. ci-dessous, p. 179, n. 1. Il est aussi vrai de dire que les conclusions de Jacob confirmeraient l'opinion de Deissmann, puisque Jacob, dans tout son livre, montre la différence de sens et de conception entre εἰς ὄνομα et le בְּשֵׁם, hébreu. Mais il est aussi bien difficile de croire à une rencontre fortuite des deux langues dans une formule pareille.

S'il y a bien dans Jo. 1,18 ὁ ὢν εἰς τὸν κόλπον τοῦ πατρός, cela tient à ce que, par la suite εἰς a complètement évincé ἐν en gr. mod. (sous forme de : σ dans στόν, σ' dans σ'ἕνα, σὲ dans σὲ μένα). Cette substitution nous apparaît chez l'évangéliste ; Winer (p. 389) pense avec raison au gr. mod. et, avant lui, M. Hase (*Leo Diac.*, 1819, p. XII) avait remarqué cette *promiscuité*. Viteau (*Et. II*, 171) signale un passage (Matth., 5, 34-5), où εἰς et ἐν alternent ; il n'y a point là d'hébraïsmes, il n'y a point là d'influence du grec biblique, comme le croit M. Viteau (*ib.*, 172, § 214, où exemples pris à l'A. T. ; cf. aussi 209) : c'est la lutte qui se poursuit normalement entre deux formes rivales. De même, εἰς ὄνομα, où il n'y a pas trace d'hébreu, n'est autre chose que du grec moderne (cf. sur Böhmer et εἰς, Thumb, *Prinz.*, 253, sur εἰς Deissm., *Bib.st.*, 113-5, etc.)[1].

Heitmüller, dans son *Im N. J.*, remet les choses au point, en se plaçant sur le terrain philologique (p. 1-127) ; il abonde en comparaisons grammaticales avec la langue contemporaine (cf., entre autres, p. 47-52, surtout 101-9) ; il aboutit au résultat positif que cette construction est grecque (p. 53), que εἰς ὄν. est un « Eigentum der hellenistischen Weltsprache », particulièrement dans la langue des affaires, au sens de *au compte de* (p. 104-5 ; 106, 2 ; 109; comp. *au nom de ;* v. Jacob, *Im N. G.*, 154, et *ib. :* « in jemandes Interesse » ; cf. 155, 156 s. ; nombreux exemples et jolie explication historique). Toutefois il ne fait jamais directement appel au grec moderne, par exemple, p. 87 (ce qu'il entend par *Vulgärsprache*, p. 4 s., c'est le grec *hellénistique*) ; p. 47-52, devant la rareté, dans les papyrus, de ἐν ὀνόμ., il ne songe pas une minute à se demander si cette rareté ne provient pas de ce que ἐν + dat. est en train de disparaître, alors que εἰς ὄ. est beaucoup plus fréquent dans les papyrus (v. p. 101 s.), justement parce que l'accusatif gagne du terrain. Cette considération est essentielle pour la bonne appréciation du grec de la Septante et des hébraïsmes eux-mêmes (v. plus loin, p. 202 s.).

Si le grec moderne est indispensable à la constitution critique

1. V. Jacob, *Im. N. G.*, sur ὄνομα = δύναμις, p. 51, 78, 119, ou = πίστις, 54, ou = « Stellvertretung », 58, dans le N. T. Que ce dernier sens, c.-à-d. « in Stellvertretung Gottes », n'est jamais celui de בְּשֵׁם, Jacob l'explique et le discute par l'analyse de tous les passages bibliques, p. 1-48 ; cf. 43 s., et 163. — Je n'ai pas eu le temps et je n'ai pas vu la nécessité de me rendre compte du contenu des deux études suivantes : Brandt, ὄνομα *en de doopsformula in het N. T.*, dans la Theol. Tijdschrift, 1892, 565-610 (ap. Jacob, 39, 4 ; v. aussi Thumb, *A. f. Pap.f.*, III (1906), 463 : Nog eens εἰς ὄ., Th. T. XXXVI (1903), 193-217) et Giesebrechit, *Die Altt. Schätzung d. Gottesn.*, etc., Königsb., 1901 (cf. Jacob, 6 [corr. le renvoi de la p. 42], n. 1 in f.).

du texte de la Septante, il l'est plus encore dans la question des hébraïsmes. Ici nous sommes complètement d'accord avec la doctrine professée en Allemagne et en Angleterre. Nous craignons toutefois que, sauf exceptions, cet amour du grec moderne ne demeure à l'état de principe platonique. On nous le recommande depuis si longtemps que nous finissons par ne plus y croire. Thiersch (Diss., p. 43) compare une fois déjà le gr. mod. au grec biblique, en choisissant, malheureusement, son exemple dans le grec puriste, qui ne prouve rien, étant livresque : πῶς ἔχετε; où le pluriel est un xénisme accommodé à des mots classiques [1]. Geldart (*The mod. gr. lang.,* Oxf., 1870, 102 s.) tombe dans la même méprise, sans éveiller l'attention de Swete, qui rapporte (*Intr.*, 309), avec une certaine indulgence indifférente, des phrases pourtant aussi profondément intuitives que celle-ci : « the Greek of the present day affords a better commentary on the language of Polybius, of the Septuagint, and of the New Testament, than either the writings of contemporary historians, rhetoricians, grammarians, and philosophers, who for the most part wrote a purely artificial Greek — or than from the many thousand ponderous tomes which encumber the threshold of verbal criticism » (Geldart, p. 101-2) [2].

M. Deissmann sait ce qu'est le grec moderne et il parle très justement d'un « unterirdischer Zusammenhang » (Herzog[3], 632, 20), de ces courants sous-marins, dirai-je, qui semblent parfois rattacher le grec moderne au grec ancien [3] ; mais il se trompe quand il appelle (*ib.*, l. 21) le grec moderne καθομιλουμένη, lequel n'est pas moderne ; cette expression est réservée à la καθαρέβουσα, qui elle-même n'est pas d'accord sur son propre nom (cf. J. P., Ταξίδι[2], 237). Je n'ai pas besoin d'ajouter que Thumb, précisément à propos du grec biblique, ne manque pas une occasion de recommander l'étude du grec moderne (*Hell.,* 123, 175, surtout *Prinz.,* 251). Helbing est catégorique : « Endlich hat auch das Neugriechische, die Tochter

1. En grec moderne πῶς πηγαίνετε; πῶς τὰ πάτε. Le pluriel y est également importé, avec cette différence que le gr. mod. le sait et ne vise point à l'attiscisme. La réponse οὐχὶ (Thiersch, *ib.*), pour ὄχι, est entièrement inusitée, même en gr. savant. Sur cette tendance interrogative que note Thiersch, p. 42, et qui est très développée en grec mod., v. J. P., Ῥω., θέ., 38-9.

2. M. l'abbé Viteau songe trop peu vraiment au gr. mod. : *R. de Phil.*, XVIII,21, on lit, au milieu de tout : « En grec moderne, la voix moyenne n'existe pas » ; *Et. I,* XXXII : « la conjugaison en μι (complètement inconnue en grec moderne) ». Et c'est tout, si je ne m'abuse.

3. Je songe surtout aux mots dits *poétiques*, ceux qui apparaissent chez Hom. ou plus tard, disparaissent chez les attiques et remontent à la surface, soit dans la Κοινή, soit aujourd'hui seulement. J'en parle ailleurs. On en verra plus loin dans ἄφαντος un exemple.

der Κοινή, die gebührende Beachtung gefunden, ohne die (qui se rapporte, je suppose, à Beacht.) man heute bei solchen Forschungen nicht mehr auskommt. » (p. xii). Mais je ne vois guère l'application de ce beau principe. Il ne faudrait pourtant pas se croire quitte envers la Grèce moderne en faisant figurer dans une bibliographie le manuel de M. G. Hatzidakis[1]. Cela vaut assurément mieux que rien[2]. Ce qu'il faut avant tout, c'est de pratiquer cette langue de façon à s'y sentir à son aise, de n'en point posséder quelques mots seulement, toujours faciles à rapprocher d'autres mots, mais encore la syntaxe, le tour et l'esprit[3]. Nous n'entendons pas ici le grec moderne à la façon dont on l'entendait un peu jadis en France, quand on y comprenait en quelque sorte tout le grec post-classique (v. J. P., *Les ét. de gr. mod. en France au XIX*e *s*, Paris, 1904, p. 15) : nous entendons le grec moderne tel qu'il se parle, à l'heure où nous écrivons, dans la plaine ou sur la montagne. Cette connaissance nous serait utile au dernier degré pour juger à leur juste valeur maints et maints hébraïsmes. Ainsi, l'hébraïsme qui jusqu'ici a paru le plus convaincant, la construction

1. Cf. *Athenæum*, June 16, 1906, p. 727, col. 2.

2. Je ne veux, certes pas, précisément en raison de ses attaques virulentes, m'exprimer avec trop de sévérité sur ce linguiste, si bien doué par ailleurs. Mais la passion et le fameux ζήτημα jouent malheureusement un trop grand rôle dans les ouvrages de Hatzidakis. Ils y altèrent, pour des raisons d'ordre purement personnel, la vérité scientifique. La même forme, p. e. ἄντροι et jusqu'à ἄντρος, est niée contre moi, affirmée en dehors (cf. 'Ρ. κ. Μ., III, 21, où la preuve est donnée) ; les orthographes adoptées par H. (ἄνδρας, γαμβρός, νερόν, πράγματα, φασουλεά, νδιλεττάντης, cf. 'Ρ. κ. Μ., ii, 343-4) faussent la phonétique populaire par suite de tendances puristes ou combattives. Hatzidakis lui-même a écrit : πάντοτε κώλυμα πρὸς ἐπικράτησιν τῶν ἀντεθνικῶν καὶ ἀνεπιστημόνων [c'est un *linguiste* qui parle] αὐτῶν διδαγμάτων ὑπῆρξα (Τὸ Κράτος, *Ath.*, jeudi, 31 Janvier 1908). Il se vante ainsi de combattre les vulgaristes. Par une pente fatale, il en est arrivé, sans doute pour ne pas leur donner trop d'importance, à dénaturer (v. νδιλεττάντης ! etc., etc.) les formes normales auxquelles il supprime de leur *vulgarisme*, c'est-à-dire de leur règle. Les savants étrangers plus d'une fois s'y laissent prendre. Nous croyons devoir les prévenir. On ne saurait se servir de ces livres qu'avec circonspection (avertissements et précisions dans *Et. ng.*, 211-213 et n. 1, 2, 3 de la p. 211, 'Ρ. κ. Μ., ii, 342, 343, 344, 345, cf. 346, 356-7, 359, 371, n. 1 ; v. *Essais*, II, xviii-xxi, *Et. ng.*, CXV). J'ai préféré à la *Einleitung*, dans ma bibliographie (p. 161 s.) la grammaire de Philintas pour ces diverses raisons et pour deux autres : elle est plus récente; elle offre de plus aux linguistes l'occasion de sa familiariser avec le grec moderne, puisqu'elle est en grec.

3. Pour des besoins pratiques, la *Gramm. gr. mod.* d'H. Pernot, Paris, [1897], me paraît excellente, meilleure, en un sens, que celle de Thumb, trop scientifique par endroits et ne donnant pas toujours les formes communes (p. ex. ἐρπίδα, βαρμένος, p. 17, cf. J. P., *Mém. Or.*, 1905, changement de λ en ρ, 318-319). On aura grand profit à joindre à la *Gramm. gr.* de Pernot, la *Chrest. gr. mod.* de Legrand et Pernot, Paris, 1899 (chrestom. choisie aussi dans Thumb, *Handb. d. ng. Volksspr.*, Strasbourg, 1895, p. 125-194) ; l'essentiel est de beaucoup lire.

du pronom répété comme en hébreu אֲשֶׁר, suivi d'un autre pronom, est une construction toute moderne. En lisant pour la première fois, Gen., 1, 11, les mots אֲשֶׁר זַרְעוֹ־(בוֹ) = *quæ ejus semen* (in ea), οὗ τὸ σπέρμα αὐτοῦ (ἐν αὐτῷ), j'ai tout de suite été frappé par la similitude syntaxique, car il n'y aurait pas moyen de dire aujourd'hui autrement que ποὺ (indéclinable comme אֲשֶׁר!) τὸ σπέρμα του[1] σ'ἀφτό). Moulton, qui connaît pourtant (*Gr.*, p. 94) la tournure ὁ γιατρὸς ποὺ τὸν ἔστειλα — on dirait plutôt ici ὁ γ. π. ἔστ. — au lieu de songer à notre rapprochement, va chercher des équivalences lointaines entre ὅτι et אֲשֶׁר, pour nier un hébraïsme dans ὅτι ἠνέῳξέν σου τοὺς ὀφθαλμούς, qui se passe de cette comparaison[2]. A. Thumb lui-même, qui, de tous les savants mentionnés, est certainement, avec K. Dieterich, celui qui possède le mieux, pratiquement et théoriquement, le grec moderne, ne s'explique pas avec la clarté attendue sur le phénomène en question (*Hellen.*, 128), peut-être parce que les exemples syntaxiques ne lui viennent pas tout de suite à l'esprit. Il n'y a point là pour nous un « spontanes Zusammentreffen » (*ib.*). Le grec de la Septante préludait déjà sûrement à l'usage qui a prévalu ; nous en avons quelques précurseurs dans le grec classique (cf. Jannaris, *op. cit.*, § 1433, A, v. § 1441 ; mais, § 1439, il y voit des hébraïsmes). Helbing (p. IV), sans s'occuper de grec moderne, n'en signale pas moins un papyrus, postérieur, il est vrai (IIe-IIIe s. A. D.), mais décisif : ἐξ ὧν δώσεις τοῖς παιδίοις σου ἓν ἐξ αὐτῶν (v. *ib.*, la juste remarque sur l'usage populaire de cette syntaxe)[3]. Pour Swete, au contraire, l'hébraïsme ne fait aucun

1. Αὐτὸς donne en grec mod. ἀφτός, ce qui atteste un *u* dans αυ (Blass, *Ausspr.*[3], 72 ; opinion confirmée par le rabbinique ארותנטין, c'est-à-dire *awutenthin* (αὐθέντην), inexactement transcrit *aφthantin* par S. Krauss, *Gr. u. lat. Lehnw. i. Talm.*, II, 1899, 16 *b*). Mais Blass, *l. l.*, cite αἰτάν, ἐπισκειάν. Cela prouve un *ü* regional dans αυ, d'où *i*. Dès lors, α + ι aboutit régulièrement à α (ἀειπάρθενος = ἀπάρθενη, etc., Φιλήντας, p. 99-100) ; ainsi s'explique l'inexplicable ἀτός, qui, certainement par aphérèse (*Essais*, II, LXIII s.) devient τος, gén. του, etc. Nous y reviendrons ailleurs. Chez Hatz., *Einl.* 15 (et Ἀθήν. X, 208), tout est mal présenté (ἄγουστος *ib.*, et déjà Ἀθήν. X, *l. l.*, mis sur le même pied que ἀτός, appartient à une tout autre catégorie de phénomènes ; c'est un pur emprunt *lexicologique* au lat., v. *Et. ng.*, LXXVII et *ib.*, 242-3, d'où en turc آغوستوس *âghoustous*, B. de M, I, 81 *a*).

2. Il est regrettable que M. Moulton, dans un livre d'ailleurs utile, se serve comme texte moderne du recueil de M. Abbott (cf. XVII, 12, 2, etc.). Mon article du *Times*, Friday, January, 10, 1902 (aujourd'hui 'P. x. M., IV, 210-12) a dû lui échapper. Il prévient dans un autre passage (p. 26-7, surtout 29-30) avec raison contre l'usage du grec puriste. Mais il a dû mal lire l'article de Hatzidakis, cité p. 26, 2, car Krumbacher ne m'y paraît pas mis à son rang.

3. Voir plus loin, p. 194, n. 1, un ὃς indéclinable. Il est postérieur, mais le relatif ancien qui tendait à disparaître de l'usage, ne paraissait plus ni assez consistant ni assez clair ; on le renforçait par le pronom.

doute (*Intr.*, 307). Les choses pourtant sont d'une simplicité extrême. Prenons dans Steinthal (*Gesch. d. Spr. W.*, II², 1891, 61) les versets suspectés (« wahrscheinlich », *ib.*) d'hébraïsmes : [ἔκραξεν τοῖς τέσσαρσιν ἀγγέλοισ] οἷσ ἐδόθη αὐτοῖσ ἀδικῆσαι τὴν γῆν καὶ τὴν θάλασσαν [Apoc. 7, 2] et [ἰδοὺ ὄχλοσ πολύσ], ὃν ἀριθμῆσαι αὐτὸν οὐδεὶσ ἐδύνατο [*ib.*, 7, 9]. Traduisons en grec moderne : φώναξε στοὺς (=dat. : le gr. mod. prouve donc ici qu'il n'y a point d'hébraïsme inspiré par קָרָא suivi de לְ[1] ; cf. au surplus Ar. Ran., 982 κέκραγε πρὸς τοὺς οἰκέτας, etc., etc.) τέσσερεις ἀγγέλους ποὺ τοὺς δόθηκε νἀδικήσουνε τὴ γὶς καὶ τὴ θάλασσα et : νά ὄχλος πολής, ποὺ νὰ τὸν ἀριθμίση (ou : νὰ τονὲ μετρήση) χανένας δὲν μποροῦσε. Il n'y a pas d'autre façon de dire, en dehors même de toute idée de traduction. Steinthal a d'ailleurs pensé à πού, qui lui est suggéré par Mullach (v *ib.*, et sur אֲשֶׁר, Viteau, *Et. I*, p. xxxv, *Dict. Vig.*, 319 ; Swete, *Intr.*, 331).

On a bien reconnu quelque chose de moderne (v. Thumb, *Hellen.*, 128 et n. 7) dans la répétition partitive de certains noms ou pronoms, tels que אִישׁ אִישׁ ἄνθρωπος ἄνθρωπος ou גּוֹי גּוֹי ἔθνη ἔθνη (Swete, *Intr.*, 307, cf. 374 et du même : *The Gosp. acc. to St Mark*, Lond., 1905 - avec Ind. - 6, 7 δύο δύο, cf. Schilling, *Comm.*, 105, qui, comme Swete, voit un hébraïsme dans ce δύο δύο, ainsi que Allen, *Expos.*, June, 1900, 440 (Pallis, p. 97 : διὸ διὸ[2] ; cf. Gen. 7, 9 — pas 12, Dieterich, *Unters.*, 188 ; Jannaris, p. 178, § 666) et 6, 39 συμπόσια συμπόσια (Pallis, p. 99 : παρέες παρέες) ; ajoutez 6, 40 πρασιαὶ πρασιαὶ, Pallis, *ib.* : κατεβατὰ κατεβατὰ[3] ; v. Nösgen, *Die Evang.*,

1. Ex. 19, 20, la Septante traduit très bien Ἐκάλεσεν... Μωϋσῆν = φώναξε τὸ Μωϋσῆ = *appela Moïse*, là où l'hébreu donne précisément לְ (לְמֹשֶׁה). On ne voit pas comment Swete, *Intr.*, 331, range ce verset parmi les hébr. : il le détruit par ses propres remarques (*ib.*). — V. pour un cas analogue à אֲשֶׁר, le fait très intéressant commenté par Clermont Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, I (1885), 200.

2. Sur cette orthographe et ses inconvénients, v. J. P., *Revue crit.*, 1901, 469. — La traduction en grec moderne des saintes écritures est interdite en Grèce par l'autorité ecclésiastique (v. J. P., *La quer. des Ev. en Gr.*, *La Revue*, 1 Janv. 1902, 19 s., ʽP. x. M., IV, 12 s., 152 s.). Voici cependant que ces traductions prennent, en Europe, un intérêt scientifique immédiat dans la question des hébraïsmes. Pour apprécier la Septante à sa juste valeur de document philologique, il faudrait même la traduire tout entière dans le grec le plus *vulgaire*. S. S. le Patriarche œcuménique de CP., Joachim III, qui est un homme intelligent, n'avait sûrement point pensé aux hébraïsmes ! — La traduction de Pallis, qui peut-être ne les prévoyait pas davantage, présente un gros défaut ; les vérifications n'en sont point faciles pour les chercheurs, parce que Pallis, qui tient évidemment à se distinguer en tout, a adopté une numération hors d'usage.

3. Cette traduction ne nous paraît pas absolument exacte. J'aurais gardé παρέες pour πρασιαί ; les deux sens se couvrent tout à fait : πρασιά *planche de poireaux*, d'où *plate-bande de potager*, d'où *plate-bande de légumes*, d'où *division*

Münch., 1897 = *Kurzg. Komm.* de Strack et Zöckler, *ad l.*, p. 240, n.). Mais le grec cité par Thumb (*l. l.*), d'après Dieterich, *Unters.*, 188, où Marc, *l. l.*, figure), sauf δυὸ δυό, qui est courant, ne prouve rien, parce que ce n'est pas du grec : περπατῶ τὸ γιαλὸ γιαλὸ (= αἰγιαλὸς) ne veut rien dire ; γιαλὸ γιαλό, comme στρατὶ στρατί[1], sont pris adverbialement, donc sans τό, et l'on dira περπατῶ ou πηγαίνω γιαλὸ γιαλό, πῆγα στρατὶ στρατὶ (pour le sens, cf. *carpere* prata fuga Verg. *Georg.*, III, 142, *morceau par morceau*, v. *Verg. Mar. Op.*, ed. A. Forbiger, I[4], 1872, *ad l.*)[2]. Les seules comparaisons à faire eussent été : βλέπω ou μετρῶ ou παίρνω τὸ κοπάδι ἀρνὶ ἀρνί, ἔρχουνται ou ἕνας ἕνας ou πρόβατα πρόβατα (cf. ἔθνη ἔθνη ; rappr. νὰ μὲ διχοτομήσουσιν μέλη μέλη dans Φλ. κ. Πλ., v. 246, W. Wagner, *Med. gr. Texts,* Lond., 1870, etc., etc.). Jannaris, qui est Grec, rappelle plus directement (*Gramm.*, § 666) le classique μίαν μίαν ἀντὶ κατὰ μίαν de Sophocle dans l'*Antiatt., Bekk. Anecd.*, I, 108, 9 (rappr. εἷς κατὰ εἷς chez Allen, *Expos.*, June, 1900, 440). Ἐπερίμενα (écr. περ., sans augment !) ὧρες ὧρες (Dieterich, *l. l.*) ne signifie rien, si ce n'est *des heures et des heures* (mieux : ὧρες κι ὧρες). Pour obtenir le sens partitif, il faut supposer des phrases comme : ὧρες ὧρες γελῶ (κι) ὧρες ὧρες κλαίω. Alors seulement on comprend que le grec de la Septante et le grec moderne sont une seule et même langue.

Dans ἐσθίειν ἀπὸ (τρώγω ἀπό), ἔφερεν εἰς τριάκοντα (ἔφερε, τἄφερε στὰ τριάντα; autrement Pallis, 91), où Swete (éd. de saint Marc, citée ci-dessus, 7, 28 ἐσθ. ἀ. τῶν ψιχίων, cf. Schilling, *Comm.*, 201, 4 s.,

section, *groupe* (v. Bailly, s. v.). C'est ici ce dernier sens qui convient. Or, παρέα signifie précisément cela, *groupe*, *compagnie* (παρέγια seulement dans G. Meyer, *Neugr. St.*, IV, *Die rom. Lehnw. i. ngr.*, Wien, 1895, s. v., cf. J. P., *Rev. crit.*, XXIX (1895), 275) ; du vén. *paregio* (G. Meyer, *l. l.* [c'est-à-dire pareγio, avec *jod*], it. *pareggiare* (G. M. ; cf. Tommaseo-Bellini, *Diz. d. l. it.*, III, s. v. et 2 *Pareggiare i conti*, *régler, égaliser* ses comptes (v. *ib.*, 4), d'où *Divenire eguale*, *ib.*, 8 ; même sens de *parègio* en vén., v. Boerio[2], *Diz. d. dial. ven.*, 1856, qui ne connaît que le sens de *pareggiamento*, v. Tomm.-Bell., s. v.), cf. *parificazione* (« L'atto del parificare » Tomm.-Bell., s. v., donc : *former groupe*). — *Pareggio*, terme de marine (cf. Jal, *Gloss. naut.*, 1848 ; Corazzini, *Voc. naut. it.*, V, 1906, s. v. paraggio), *parage*, « *eigentl.* gleichheit, *ebenbürtigkeit von* par » (Diez, *Et. Wort.b. d. rom. Spr*[5]., 1887), n'a pas besoin d'entrer en ligne de compte. Κατεβατὰ chez Pallis a dû être entraîné par ἀνέπεσαν Marc, 6,40 ; συμπ. συμπ. aurait pu être gardé à la rigueur.

1. Le *t* lat. de *strata, hospitium* (σπίτι), *-átus* (-άτος), etc., etc., s'est conservé en grec moderne. Στρατὶ est une formation analogique indépendante — comme χαλοκαίρι — car les formes pleines en -ιον n'ont probablement ici jamais existé (sur -ιν *Et. ng.*, 238, 'Ρ. κ. Μ., II, 322 s., où je maintiens ma position).

2. On dira bien παίρνω τὸ στρατὶ στρατί, mais il faut faire attention à cette syntaxe délicate : παίρνω, actif, entraîne l'article et dans le second στρατί, en réalité, il y a deux στρατί pour le sujet parlant. La locution adverbiale s'est, par le contact du premier στρατί, avec l'article, condensée dans le second.

4, 8[1]) découvre des hébraïsmes, A. Thumb (*Hellen.*, 128, 2) peut être sûr qu'il n'y en a point, pas plus que dans ἄρτον φαγεῖν (אָכַל לֶחֶם, Swete, *Intr.*, 307; Dalman, *W. J.*, 90), où ni la construction (cf. gr. mod. τρώγω ψωμί, v. Kühner-Gerth, I, 1, p. 356, A. 2, et ἐπιθυμῶ + acc. Deissm., *Bib.st.*, 48) ni le sens (cf. Ruth., 1, 6, *vivres*) ne se prêtent à un hébraïsme ; ce serait, tout au plus, un hébraïsme de vocabulaire (Schilling, *l. l.*). Swete lui-même reconnaît (p. 297, ἄγγελος, etc.) que les influences lexicologiques doivent être mises à part. Dès qu'on fait intervenir le grec moderne, bien des prétendus hébraïsmes nous apparaissent comme de précieux incunables du grec tel qu'il se parle aujourd'hui. Voici quelques rapides rapprochements : אִישׁ, *vir* et *aliquis* (cf. Gesen., *Th.*, 85 *b*), rendu, Lev., 17, 9, par ψυχή (cf. Hatch, *Ess.*, 101), parce que le grec moderne ψυχή veut dire *âme* et *quelqu'un* ou même *personne :* δὲν ἦρθε ψυχή, ou : πηγαίνω· ψυχή ! Inversement, Gen., 14, 21 τοὺς ἄνδρας = הַנֶּפֶשׁ (sur ψ. v. encore Hatch, *Ess.*, 112-5 s.). — Ἐβασίλευσεν τὸν Σαοὺλ 1 Reg. 15, 35, *a fait régner*, n'est pas un hiphil pas plus que les autres verbes cités par Viteau, *R. de Ph.*, XVIII (1894), 37 ; cf. gr. mod. τονὲ σπουδάζω, *je le fais étudier,* τονὲ ζῶ, *je le fais vivre*, *je lui fournis les moyens de subsistance*, μὲ πέθανε, *il m'a fait mourir*, *il m'a ennuyé, enragé;* v. d'ailleurs, chez Viteau lui-même (*l. l.*), les attaches avec le passé (καθίζω, *faire asseoir ;* cf. καρπῶσαι Deissm., *Bib.st.*, 133). — Εἷς, art. indéf. (Viteau, *Et. I*, xxxv ; Allen, *Expos.*, June, 1900, 440), comme le mod. ἕνας ἄθρωπος (cf. Deissm., *Bib.st* , 135, καθ' εἷς, εἷς καθ' ἕκαστος, qui traduisent pourtant אִישׁ). — Presque tous les ποιῶ qui passent pour des piël ou des hiphil (Viteau, *R. de Ph.*, XVIII, 37, 62, *a*) se rendraient par des κάνω (= κάμνω). — Διδόναι = ποιεῖν dans ἔδωκαν φαγεῖν (*ib.*), *ils firent manger,* se dira τοῦ δώσανε νὰ φάῃ (cf. *bibere dare,* Brenous, *Hellén.*, 269). — Ὁ μέγας ἀπὸ τῶν ἀδελφῶν αὐτοῦ (הַגָּדוֹל מֵאֶחָיו) Lev., 21, 10 (Swete, *Intr.*, 308) est moderne quant à ἀπὸ (cf. Act., 8, 10, dans Viteau, *Dict. Vig.*, 323 ; le ἀπὸ de ἐπικατάρατος σὺ ἀπὸ πάντων, etc. Gen., 3, 14, qui, pour R. Simon, 214 *b*, ne « fait aucun sens », en fait un excellent en grec moderne. Sur ἀπὸ en composition, v. G. Heine, *Syn.*, 40, avec le sens moderne de renforcement, d'achèvement (ἀποτελειώνω = *parachever*), que n'a pas vu l'auteur dans certains des verbes cités, *ib.*, tels que ἀποτολμῶ). — Μὴ φοβεῖσθε ἀπὸ τῶν ἀποκτεννόντων τὸ σῶμα (Matth., 10, 28 ; Schilling, *Comm.*,

1. Mais ici le passage est obscur, v. Swete, Saint Marc, *ad. l.* Pour ma part, c'est ἓν que je lirais sûrement, malgré Wellh., *D. Ev. Mc.*, Berlin, 1904, p. 31, et Klostermann, *Markus*, Tüb., 1907, p. 33-4, n. à 4, 8. V. aussi Allen, *Expos.*, June, 1900, 440.

184, 40) fait de très bon grec moderne : μὴ φοβᾶστε ἀπὸ μένα, c'est-à-dire *quoique ce soit*, ou *pareille chose*, τίποτις ou τέτοιο πρᾶμα[1]. — Dans : Αὐτοὶ καὶ οἱ βασιλεῖς αὐτῶν καὶ οἱ ἄρχοντες αὐτῶν καὶ οἱ ἱερεῖς αὐτῶν καὶ οἱ προφῆται αὐτῶν Jer., 2, 26, où le traducteur pourrait bien avoir été, en partie, entraîné par l'original — ce n'est pas toujours le cas (v. plus loin) – il n'en faudrait pas moins aujourd'hui autant de τους répétés : οἱ βασιλιάδες τους καὶ οἱ ἀρχόντοι τους καὶ οἱ ἱερῆδες[2] τους καὶ οἱ προφῆτες τους. — Il y a beaucoup de rapport entre Luc 24, 21 τρίτην ταύτην ἡμέραν... ἀφ' οὗ (Viteau, *Et. I*, XXXVIII) et Pallis, p. 211 (où τρίτη μέρα τούτη, ἀφοῦ γενήκανε ὅλα serait préférable). — Les καὶ répétés entre propositions principales, Jud., 13, 10, au lieu de ταχέως δὲ ἡ γυνὴ δραμοῦσα, voulu par Viteau (*Dict. Vig.*, 317; rappr. Allen, *Expos.*, June, 1900, 437 s.), constituent, au contraire, un exemple excellent de syntaxe analytique, homérique et moderne. Quant au καὶ de βουλεύεσθε καὶ ἀποκριθῶ 3 Reg., 12, 6 (Viteau, *Dict. Vig.*, 317), προσέθετο καὶ ἐκάλεσεν, συντάξεις τοῖς υἱοῖς Ἰσραήλ, καὶ δώσουσιν (Swete, *Intr.*, 308), au lieu de la proposition subordonnée, cela est essentiellement moderne : τὸν εἶδα κ' ἔκλαιγε, συνηθίζει καὶ λέει, τί θέλετε καὶ τοῦ ἀποκρίνουμαι ; etc., etc. (sur ce καὶ et sur le vaw consécutif, v. tour à tour et à des points de vue divers, Moulton, *Gr.*, 12; Nägeli, *Wortsch.*, 13, 2 ; Thumb, *Hellen.*, 129 et *ib.*, n. 3; rappr. Kaibel, *Stil u. Text. d.* Πολ. Ἀθ., Berl., 1893, p. 70 s., surtout 78-9 pour Aristote (l'usage du καὶ dans le N. T. n'est peut-être pas aussi loin du grec classique que le croit Kaibel, *ib.*, 78-9 ; il n'y a pas de langue au monde qui ait fait et qui fasse encore de καὶ un plus grand usage que le grec, cf. *ib.*, 182, *ad* XXV. 4, et 195, *ad* XXXVII, 2 ; cf. Zwaan, 12; Th. Vogel, *Z. Ch. d. L.*, 32 ; Brenous, *Hellén.*, 59 ; au sujet du καὶ = וְגַם, pour *aussi* (Swete, *Intr.*, 331), je note que ce sens est fréquent en grec de tous les âges et même en latin : *et dona ferentes*, Verg. *Aen.*, II, 49;

1. Schilling, *l. l.*, oppose le classique φοβεῖσθαί τινα et dans ἀπὸ voit un hébraïsme. Ce volume a un grand avantage : c'est qu'au point de vue où nous nous plaçons en ce moment, il mériterait d'être repris tout entier, l'auteur y ayant accumulé avec beaucoup de soin des hébraïsmes aussi illusoires souvent que celui dont nous venons de parler (*ib.*, 41, φυλάσσεσθε ἀπὸ (cf. Brüning, *Die Spr. f. d. zw. Th. br.*, 20) est également moderne ; cf. εἷς, μία, ἕν, dans le sens de τίς, τινός, comme aujourd'hui, p. 125, 6, etc., etc.) Une excellente table (p. x-xv) et un *Index* (p. 219-233) facilitent les recherches — de sorte qu'il n'y a qu'à s'y reporter, pour prendre le contre-pied, et tomber juste.

2. Le grec savant ἱερεῖς, prononcez ιερίς, n'est plus aujourd'hui d'aucune déclinaison et ne présente plus aucune forme grammaticale connue. La désinance -δες, au contraire, est actuellement en pleine prospérité, puisqu'elle s'applique, dans le parler naturel, même aux substantifs d'importation savante : βουλεφτάδες (= βουλευταί, pr. βουλεφτέ), καθηγητάδες, φοιτητάδες, etc.

cf. Koch, *Vollst. Wört.b. z. d. Ged. d. P. V.*, 1875, p. 168*a*; assurément, il y a en moins une nuance de sens dans le grec). — Enfin, on a tiré grand avantage de l'absence relative des δὲ dans la Septante (v. à ce sujet, Nägeli, *Wortsch.*, 12; cf. Schleusner, *Lex. in LXX*, Lond., 1829, s. v.; H. a. R., *Conc.*, donnent s. v. « passim »!), et l'on a reconnu là une influence hébraïque. M. Maurice Croiset me fait remarquer l'absence de ces mêmes δὲ dans Ménandre, là où on s'y attendrait en grec classique : cf., en effet, G. Lefebvre, *Fr. d'un ms de Mén.*, Le Caire, 1907, p. 37, v. 43, et, en général, dans le récit, v. p. 41. Nous y reviendrons ailleurs (pour les rapprochements lexicologiques entre la Septante et la comédie moyenne, v. Kennedy, *Sources*, 72 s.; etc., etc.)[1].

Que dire maintenant d'un hébraïsme aussi complaisant que celui que Swete (*Intr.*, 307; cf. Viteau, *Dict. Vig.*, 319) constate dans σφόδρα σφόδρα ou σφόδρα σφοδρῶς? La répétition pour renforcer le sens est tellement naturelle à toutes les langues, que M. Bréal (*Mém. Soc. Ling*, XI (1900), 277-8) explique par le redoublement de la racine les parfaits grecs λέλυκα, etc. (cf. Brugmann[3], § 384 s.). En arabe vulgaire, on signale لَا لَا *là là*, c'est-à-dire *là* redoublé, *non-non* (Gasselin, *Dict. fr.-ar.*, II, 1886; Marcel, *Voc. fr.-ar. d. dial. vulg. afr.*, 1837 et éd. V, 1885, où la transcription *lâ-lâ* indiquerait que les deux mots n'en forment qu'un), et l'on dit, en effet, sous toutes les latitudes, *non non* et *oui oui*[2].

Il y a, pour nous servir d'une expression de R. Simon (203*a*), quelque « emportement dans toutes ces opinions ». Nous ne voyons pas pourquoi on n'a pas prétendu tout aussi bien que l'hébreu de la Bible est un idiome néo-grécisant, un *Vulgärgriechischjüdisch*. Il y en aurait presque autant de preuves. En effet, Gen., 6, 14 קִנִּים תַּעֲשֶׂה אֶת הַתֵּבָה (cf. Ges., *Th.*, s. v. עָשָׂה, *conclavia facies arcam* i. e. arcam in conclavia dividas, conclavia facias in arca) semble nous présenter au premier abord une construction toute

1. Nous voulons prévoir toutes les objections. On pourrait penser que les *modernismes* relevés par nous dans ces pages sont tout de même des *hébraïsmes*, parce qu'ils proviendraient de la traduction même de la Septante, d'où ils seraient passés dans la langue. Cette thèse serait bien difficile à soutenir. Jamais on n'a vu de *traduction* jouir d'une influence pareille ni même d'une influence quelconque. Au surplus, nous avons montré partout qu'il s'agissait d'un développement continu, antérieur et postérieur à la Septante. L'hypothèse d'un judéo-grec, qui serait ainsi confirmé par l'état moderne, ne tiendrait pas davantage. On a dû comprendre, par toutes nos déductions, que cette hypothèse ne se soutenait par aucun endroit.

2. Mon fils Ernest m'apprend qu'en baya (Congo français), *dédé* signifie simplement *bon*. D'autre part, *méchant* se dit *déna*, où *na* est une négation. D'où il appert que *dédé*, superlatif ancien par redoublement, s'est émoussé en simple positif. Cf. *bonbon*.

hébraïque avec le double accusatif (v. Ges., *l. l.*; Strack, *Die Gen.*, München, 1905, p. 27, n. *o*); on pourrait soutenir pourtant qu'elle est imitée du grec moderne où elle est de règle. On dirait donc ici : τὴν κιβωτὸ (ou tout autre mot) θὰ τὴν κάμῃς κελλιὰ (κελλί[1], sens de קֵן; cf. Sept. νοσσιὰς ποιήσεις τὴν κιβωτόν). Ἔκαμε ὄνομα est aujourd'hui courant; nous le retrouvons dans עָשָׂה לוֹ שֵׁם, cf. Gen., 11, 4 fecit sibi nomen (Gesen., *l. l.*), ποιήσωμεν ἑαυτοῖς ὄνομα. Κάνω γένεια, τρίχες, etc., répondent exactement aux locutions bibliques énumérées par Gesenius (*ib.*), et κάνω τὰ νύχια μου serait la seule expression juste pour וְעָשְׂתָה אֶת־צִפָּרְנֶיהָ Deut., 21, 12, où la Sept. ne sait mettre que περιονυχιεῖς. La Septante ne comprend pas 2 Reg., 13, 4 בַּבֹּקֶר בַּבֹּקֶר (τὸ πρωὶ πρωί, cf. Adrian., Εἰσαγ., 102, § 87), alors que cela signifie *in dies*. cf. Ges., *Th.*, 234 *a*, K. Budde, *Die B. Sam.*, 1902, p. 260; trad. allem. dans A. Klostermann, *Die B. Sam. u. d. Kön.*, Nördlingen, 1887, p. 185 : *Morgen für Morgen;* grec moderne μέρα τὴ μέρα; on pourrait même, sur ce modèle, tenter πρωϊνὴ τὴν πρωϊνή, qui rendrait exactement בֹּקֶר.

Il y a donc des coïncidences fortuites entre des langues qui n'ont entre elles aucun contact historique. Par exemple l'aoriste gnomique est très employé en turc osmanli (Müller, *T. Gr.*, p. 79) et n'a rien de commun avec l'aoriste gnomique ancien. Même des langues contemporaines, en contact perpétuel l'une avec l'autre, ne se contaminent pas nécessairement pour cela. Le turc dit volontiers كوله كوله كلر, *gülé gülé gelir* (Müller, p. 84, § 73), *il vient en riant sans cesse, tout en riant,* comme le grec moderne γελώντας γελώντας ἔρχεται, où nous retrouvons un gérondif identique, sans que ces gérondifs et sans que ces répétitions se doivent rien réciproquement. Dans une étude très intéressante et qui est demeurée d'ailleurs complètement inaperçue (Κόσμος, C. P., 1883, Φιλολ. μελ. π. τ. ὀθωμ. γλ., 569 s.), l'auteur, A. Karathéodori, croit à tort à une influence turque sur certaines locutions grecques (v. fasc. 38, p. 635 s. et surtout 637 *a*). L'influence contraire pourrait se soutenir tout aussi bien et ce qui est encore plus probable, c'est qu'il y a des rencontres fatales, en quelque sorte, quand il s'agit principalement de verbes aussi élastiques que עָשָׂה (ci-dessus), *facere*, κάνω, etc. Les emprunts lexicologiques du turc au grec moderne (J. P., *Et. ng.*, LXXIII-LXXXII; G. Meyer, *Türk. St.*, I,

1. V. ci-dessus 184, 1; le *c* latin est resté de même en grec moderne. Mais ici nous avons κελλίον et même κέλλα, v. Sophocles, *Gr. Lex.*, s. v. Sur ce mot, cf. S. Krauss, *Gr. u. lat. Lehnw. i. Talm.*, etc., II, Berl., 1899, p. 503 *b*; Schlatter, *Verk. Gr.*, 66; cf. 67, *ib.*, κίνστερνα, etc.

Wien, 1893), les emprunts du grec moderne au turc, sur lesquels nous n'avons jusqu'ici aucun travail méthodique, appartiennent à un tout autre ordre de faits. Dans la question des hébraïsmes, il faudrait suivre ou plutôt reprendre le système excellent de Swete (*Intr.*, 330 s.), qui passe en revue les différentes parties de la Bible, afin d'y faire la chasse aux hébraïsmes [1]. Deissmann (Herzog[3], 639, 25 s.) demande également des études spéciales pour chaque livre, et Schürer (*Gesch.*, III[3], 311) observe avec raison que les hébraïsmes varient suivant les livres, bien que lui même il se place à un point de vue retardataire. Il conviendrait, dans ce travail nouveau, de tout contrôler à la lumière du grec moderne.

Une dernière remarque sur les hébraïsmes de la Septante est que celle-ci n'est pas toujours une traduction servile. Elle est souvent une traduction libre (Deissm., Herzog[3], 637, 14-15 : « nicht übersetzen, sondern ersetzen »; Swete, *Intr.*, 329 ; cf. 313-4, à propos des Macc. ; Hatch, *Ess.*, 16 s. ; Schürer, *l. l.;* Thumb, *Hellen.*, 130, 1, 175, 3 ; cf. Thiersch, *Diss.*, 34, sur מִן = ἐκ ou παρά, et les bonnes études de Frankel, *Vorst.*, 146 s., sur les prépositions ; pour Esther, v. Jacob, *Im N. G.*, 140 s.). Cette traduction est même fréquemment inexacte (Frankel, *Vorst.*, 209, n. *j*, etc. ; Swete, *Intr.*, 325-6) et présente bien des contre-sens (v. ci-dessus, πρωΐ πρωΐ; Frankel, *Vorst.*, 75, 194 et à partir de 191 ; cf. *ib.*, 163-4 ; Thiersch, *Diss.*, 29, sur πρότερός σου = πρὸ σοῦ לְפָנֶיךָ ; R. Simon, 219 *b*, par confusion du ר et du ד) ; cela tient parfois à ce que les traducteurs travaillaient sur un manuscrit non vocalisé (R. Simon, 217 s. ; Frankel, *Vorst.*, 214, v. ex. *ibid. ;* Smith, *Dict. of the Bible,* III, 1893, art. *Sept.*, p. 1206 ; rappr. Israël Lévi, *Eccles.*, I, XLI s. ; Frankel tient aussi compte des altérations dues aux copistes, *ib.*, 89 ; v. surtout l'étude approfondie du même dans *Ueb. d. Einfl.*, etc.. p. 4 s., avec détails sur le mode et l'*esprit* de la traduction, p. 89 s.). En réalité, tantôt ils suivent de près le texte, tantôt ils s'en écartent (Frankel, *Ueb. d. Einfl.*, 13 s., etc., etc.). Thiersch (*Diss.*, 6) remarque qu'ils ont souvent abandonné l'hébreu pour être plus près du grec : *ad communem Græcorum loquendi modum* (*ib.*, 39). Ils en usent avec le texte assez familièrement : 'Αμαλθείας κέρας Job, 42, 14, doit rendre קֶרֶן הַפּוּךְ, qui est un hébraïsme caractérisé (cf. Volck-Oettli, *Die poet. Hagiogr.*, Nördl.,

1. On a relevé aussi un *égyptisme*, jusqu'ici unique, dans le Κοινή, ὄνος ὑπὸ οἴνου, Deissm., Herz.[3], 638, 43-5, Thumb, *Hellen.*, 124. V. dans Thumb 6, *Prinz.*, 248-9, la divination avec laquelle Wellhausen, *D. Ev. Matth.*, Berl. 1904 (14), rend παρῆλθεν par *vorgerückt* [non : *vorbei*], conformément au sens du g. mod. παρά.

1889, p. 100 ; B. Duhm, *Das B. Hiob*, Freib., 1897, p. 206) ; le fameux שְׁאוֹל est couramment rendu par ᾅδης (Frankel, *Vorst.*, 203 [1]). Pour éviter la *monotonie*, ils varient bien des fois leurs expressions (Thiersch, *Diss.*, 32-5, où jolis exemples ; v. *ib.*, 40 ἕως τοῦ οὐρανοῦ, pour עַד־לֵב הַשָּׁמַיִם [2]) ; cela devient ainsi une ἑλληνικωτέρα παράφρασις (*ib.*, 33). Thiersch a noté une certaine recherche poétique dans les *Cantica* du Pentateuque (*ib.*, 41). Parfois aussi leur vocabulaire est pauvre : λὶψ sert à quatre mots hébreux différents (E.J. Goodspeed, *Did Alex. infl. the nautical Lang. of St Luke*, Expositor, Aug., 1903, N. XLIV, 135). On sait, d'autre part (cf. Frankel, *Vorst.*, 8-9), que גֵּר, *advena* (cf. Muss-Arnolt, *op. cit.*, 61 ; Bochart, *Hierozoïc.*, I, 577 *a*, l. 49 s.) est représenté tantôt par γειώρας Ex., 12, 19 ; 14, 1, Is., 14, 1, tantôt par προσήλυτος (cf. Schleusner, *op. cit.*, s. v.) Ex., 12, 48, 49, Lev., 19, 34, etc., aussi bien, comme on peut s'en convaincre, dans les passages où le sens est favorable (Lev., 19, 34 ; Ex., 14, 1), que dans ceux où il ne l'est pas (Ex., 12, 19). Le mot הִין reste ἵν (Lev., 23, 13), mais il est décrit par χοῦς Lev., 19, 36. Enfin, n'oublions pas le mot le plus important : שבת, ἀνάπαυσις Ex., 23, 12 (où il faut certainement adopter la leçon de A αναπαυση = ἀναπαύσῃ = ἀναπαύσει = תִּשְׁבֹּת, 2ᵉ pers. de l'hébreu), Is., 37, 28 (cf. Lev., 25, 8), alors que nous avons σάββατα Ex., 31, 13 (*ib.*, 15, A σάββατον, qui se lit à partir des Rois, v. Hartung, *Sept. St.*, p. 15 ; H. a. R. *Conc.*, s. v. ; cf. Th. Vogel, *Z. Ch. d. L.*, 14 2 ; Krenkel, *Jos. u. Luc.*, 105) ; nous trouvons même les deux à la fois Σάββατα ἀνάπαυσις Ex., 16, 23 (שַׁבָּתוֹן שַׁבַּת־קֹדֶשׁ ; cf. Ex., 31, 15 ; 35, 2 ; Lev., 16, 31 ; 23, 3 ; 24, 39 ; 25, 4, 5 ; sur le sens primitif probable de l'hébreu, cf. H. Hirschfeld, *Journ. Roy. As. Soc.*, N. S., XXVIII (1896), 357 ; J. Meinhold, *S. u. W.* (cf. *Bibl.*, p. 1, n. 1), 1-2, 12-13, et, en dernier lieu, ainsi que sur שַׁבָּתוֹן, J. Hehn, *Siebenz. u. Sabb. bei d. Babyl. u. i. A. T.*, Lpzg, 1907 (= *Leipz. Sem. St.*, II, 5), 93-4, cf. 98 s.). Ces divergences significatives prouvent pour le mieux que la traduction ne s'adressait point aux Ptolémées pour lesquels σάββατον et σάββατα demeuraient

1. *Ib.* je signale à Krumbacher μὴ καυχάσθω ὁ κυρτὸς ὡς ὁ ὀρθὸς (3 Reg. 21, 11), où Frankel suppose un proverbe grec. Je n'ai rien pu trouver de pareil ni dans Crusius, ni dans Politis, ni dans Hesseling-Warner, ni dans Βερέττα, ni dans Βενιζέλος, ni dans les *Mittelgr. Sprichw.*, 1903.

2. En réalité, ils n'ont pas osé rendre לֵב, *cœur*, *jusqu'au cœur du ciel*. Mais la même chose n'arrive-t-elle pas un peu dans nos dictionnaires modernes ? Par exemple, dans le *Hebr. Wörterb.* de Siegfried-Stade, Lpzg, 1893, s. v., in-f., N. 3, cette même locution (Deut., 4, 11) est ainsi rendue — ou commentée : *das Innerste einer Sache*, et non pas : *bis zum Herzen der Himmel*, qui serait compréhensible.

lettre close, mais bien à des Israélites de langue grecque, restés au courant des expressions rituelles et consacrées (Frankel, *Vorst.*, 8-9), qu'elle a donc été faite « sponte à Judæis in usum suorum populorum » (Hody, 97, cf. 175; v. Deissmann, *Bibl.st.*, 72; cf. S. Krauss, *Gr. u. lat. Lehnw. in Talm.*, 2 vol., 1898-9, I, p. 221 [1]; sur σάββ. v. Thiersch, *Diss.*, 9, et *ib.*, 15 δίδραχμον = שֶׁקֶל ὀβολός, גֵּרָה, σίκλος, tandis que ἀμήν et ἀλληλούϊα ne changent pas, Swete, *Intr.*, 324). En revanche, ils diront Ζωή pour Εὔα (= חַוָּה Gen., 3, 20) et ils auront une variété de trente expressions pour l'unique נָתַן (Thiersch, *Diss.*, 37); ils hellénisent volontiers les noms propres (*ib.*, 7 et 9); ils leur gardent aussi leur forme sémitique, Ἀδάμ, Κάϊν, Δαβίδ, etc. [2]; ils procèdent de même avec les noms d'animaux (Frankel, *Vorst.*, 193; Hody, 205-17; Bochart, *Hieroz.*, t. III, p. 1-2 s. et *passim*). Le tétragramme flotte entre κύριος et ὁ ὢν (cf. Apoc., 1, 4 ὁ ἦν! V. Frankel, *Vorst.*, 178, 179 s.; W. R. Smith, *O. T. in Jew. Ch.*,

1. Swete, *Intr.*, 445 s., dit: « It is evident that Greek-speaking Jews, whose knowledge of Hebrew was probably acquired at Alexandria from teachers of very moderate attainments, possess no prescriptive right to act as guides to the meaning of obscure Hebrew words or sentences. » Nous ne savons pas sur quels faits précis l'auteur appuie cette assertion; mais l'hypothèse est des plus heureuses et concilierait tout: des israélites de *langue grecque* auraient appris l'hébreu de professeurs plutôt médiocres et auraient ainsi procédé à la traduction.

2. Ces indéclinables hébraïques ont toujours été une gêne pour le grec qui aime à décliner. Μιχαήλ, savant, se dit constamment Μιχάλης, de même Μανόλης, etc.; Μαρία déjà dans le N. T. à côté de Μαριάμ, cf. Bruder, *Conc.*; pour le m. â., cf. Villehardouin, éd. N. de Wailly, *Lex.* 581 b (s. v. Sursac): Kyr-sac; Buchon, *L. de la Conq.*, I, 1845, 10, Quir Saqy = Κὺρ Σάκη, acc., gén. ou voc., forme essentiellement populaire, que ne nous ont point conservée les chronographes byzantins, avec la chute régulière de l'*i* interconsonantique atone (cf. J. P., *Rev. cr.*, 1887, 408) et la réduction des deux voy. contiguës semblables de Ἰσαὰκ en une seule (ci-dessus, p. 172, n. 3). C'est bien ce *Kyrsac* qui me paraît devoir figurer dans le texte de Villeh., au lieu de *Sursac* (admis par N. de W.); dans *Sursac* il y a une contamination, peut-être uniquement paléographique, à laquelle on ne voit pas clair, à cause de *sires*, *sire* — et pas *sir* à l'époque — entre *Kyr* = *sire* (?) et υ = u (cf. N. de W., 581 *b* Syrsac). Dans les deux cas, la chute de l'*i* final est due à la protonique romane. Dans *perpres* (Villeh., 639), il n'y a pas chute du ι (υ) grec de ὑπέρπυρα, mais encore une phonétique toute romane amenée par la protonique. On lit bien πέρπυρα Prodr. III, 80 (Du Cange, I, 1640, y lisait πέρπερα), Chron. Mor., éd. John Schmitt, Lond., 1904, 4482 (πέρπηρα), avec l'aphérèse (mais Prodr. VI, 66 ὑπέρπυρα). La forme populaire était πέρπερα, avec ι + ρ = ε + ρ (Ῥ. κ. Μ., III, 184 s.; cf. Περαία, Schlatter, *Verk. Gr.*, 74: voir N. Papadopoli, *Di alc. mon. Ven. p. Candia*, Ven., 1871 (cf. *Arch. ven.* t. II, P. II, p. 419), p. 5 *Perperus. Regni. Crete.* V. aussi D. C. latin (s. v. *Hyperperum*) *perpera*, *perperum* etc., toujours avec *e*, qui ne saurait être là pour un υ (= *i*). Le calembourg *pourpres*, *porpres* (Villeh., 639, v. l.) rend plus probable dans *Sursac* un calembourg semblable. — Pour la contamination entre *Sursac* et *Kyr-sac*, M. Paul Meyer me suggère fort à propos le gênois *ser*, où nous n'avons plus les difficultés de *sire*. Ce serait là l'intermédiaire. V. d'autres détails dans notre mémoire *Efendi* (à paraître).

1907, 77; Swete, *Intr.*, 327; Dalman, *W. J.*, 146 s., 149 s.; Jacob, *Im N. G.*, 164, etc., etc.)[1].

Il suffit d'ailleurs de comparer la Septante à la version d'Aquila, pour voir de quel côté il convient de chercher l'attachement scrupuleux à la lettre et les véritables hébraïsmes. La Septante dit simplement : Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν [Plüschke, ap. Thiersch, *Diss.*, 38, a voulu, d'après ἐπ., rétablir dans l'hébreu עָשָׂה, ποιῶ, au lieu de בָּרָא ; cf. sur ἐπ. Richard Simon, 213 *b*; Siegfried, *Philo v. Alex.*, Iéna, 1875, 233; Holzinger, *Gen.*, Freib., 1898, p. 2; cf. d'ailleurs Μία χελιδὼν ἔαρ οὐ κτίζει (= ποιεῖ, κάνει), dans Krumbacher, *Mitt. gr. Spr.w.*, p. 103] ὁ θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν. Aquila : Ἐν κεφαλαίῳ ἔκτισεν ὁ θεὸς σὺν (אֶת) τὸν οὐρανὸν (καὶ) σὺν τὴν γῆν (Field, *Hex.*, I, p. 7; v. *ib.*, XXI-XXIV; Thiersch, *Diss.*, 40, etc., etc.). Encore pourrait-on soutenir qu'Aquila lui-même n'est pas très strict, puisqu'il rend par le sing. οὐρανὸν le pluriel הַשָּׁמַיִם du texte, tout comme la Septante, qui connaît aussi οὐρανοὺς (v. H. a. R., *Conc.*, s. v.; cf. Schilling, *Comm.*, 97; Adrian., Εἰσ., p. 94, § 72; A. Merx, *Deutsche Litter.z.*, XIX (1898), 990), ce en quoi elle innove d'après l'hébreu, car le grec classique ignore ce pluriel (v. le *Thes.*, d'H. E. s. v.). Nous sommes surpris que Korsunski n'en ait pas tiré avantage (p. 469 s.). Cremer lui-même (s. v., 698-9) n'insiste pas trop, contrairement à ses habitudes.

On voit donc que les choses se passent assez naturellement et il n'est aucun besoin, pour expliquer bien des particularités de la Septante, de recourir, comme le font, sans hésiter, Rothe et Cremer, à une langue qui serait propre à l'esprit saint (cf. Cremer, p. VII; Deissm., Herzog[3], 635, 1-13; Thumb, *Hellen.*, 181; *Prinz.*, 253). Un peu de philologie et beaucoup de grec moderne nous mettent dans la juste voie[2].



1. Sur les préoccupations qu'avaient les traducteurs d'éviter l'anthropomorphisme, ce qui faussait souvent leur traduction, v. Frankel, *Vorst.*, 172 s., 177 s., etc.; Swete, *Intr.*, 327, cf. 53, etc., etc.

2. Thumb (*A. f. P.f.*, III (1906), 460, *Prinz.*, 248) dit avec raison que Pallis, par le seul fait qu'il sait le grec moderne de naissance, peut souvent, à côté de conjectures un peu risquées, résoudre, naturellement, bien des problèmes de critique verbale du N. T. (voir les échantillons ib. et parcourir la suggestive brochure *A few notes* de l'auteur — bibliographie ci-dessus, p. 161 s.; cf. J. P., *R. d. Et. gr.*, XVII (1904), 388-9). Pallis, à son tour, me signale l'article de Jannaris sur le λόγος du quatrième Évangile (1, 1), cité dans notre bibliographie. Pour Pallis (oralement), ce fameux λόγος serait un simple titre honorifique (cf. Jann., p. 13), qui s'expliquerait par le moderne τοῦ λόγου σου, τ. λ. του, etc., équivalent de *votre Grâce*, « your... Honour » (points

Nous examinons les faits avec impartialité. Bien des hébraïsmes sont des fables. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que des hébraïsmes caractérisés, indiscutables, se manifestent dans la Septante ; d'autres se dérobent sans doute et ne se laissent point saisir avec facilité. Mais, de toutes façons, il nous semble que M. Deissmann est allé trop loin dans le sens négatif et ses adeptes ou élèves ont, en général, exagéré. Moulton (*Gr.*, 13) ne consent plus à voir que ça et là, dans la Septante, un « translation Greek » ; Helbing (p. IV) considère la question comme écartée, et quant à Witkowski (*Ber.*, 164), il range tranquillement la Septante parmi les « reinsten Quellen der Umgangssprache », sans en donner, d'ailleurs, la moindre preuve. Zwaan est aussi trop affirmatif (p. 12). Au surplus, il ne suffit pas d'accorder que le prétendu *Jüdengriechisch* doit être simplement attribué à une méthode défectueuse de traduction (Deissm., Herzog³, 638, 14-15; rappr. Thiersch, *Diss.*, 6, qui loue, au contraire, les qualités des traducteurs). Il ne suffit pas, comme Thumb le fait à maintes reprises (*Hellen.*, 121 et *passim*), de rejeter sur un « Uebersetzergriechisch » le peu d'hébraïsmes, selon ces Messieurs, qui resteraient encore à élucider. Il y a, dans cette question, plus et autre chose que cela. Et d'abord, n'eussions-nous affaire qu'à des hébraïsmes de traduction, encore faudrait-il les relever soigneusement et les préciser. Mais, qu'on me permette de le dire franchement, la question, telle qu'elle est posée, me paraît éminemment oiseuse. De quoi s'agit-il, en somme ? Il s'agit de savoir s'il a oui ou non existé un idiome judéo-grec. Or, le seul et unique monument de ce judéo-grec est la Septante, car, d'après les conceptions en cours, le judéo-grec des écrits du N. T. ne serait qu'une émanation de celui-là et se confondrait avec lui (v., entre autres, Viteau, *R. de Ph.*, XVIII, 1 s. ; ci-dessus, p. 174 ; cf. Swete, *Intr.*, 300-1, à propos d'orthographe, etc., etc.). Ce document unique est pourtant une traduction. Dès lors, il nous semble que le débat disparaît et que l'intérêt capital est de savoir jusqu'à quel

d'appui et usages dans le N. T. chez Jann., 15 et *ib.*, n. 1). Le passage reviendrait donc à dire : *Au commencement, il y avait Lui*, etc. Ce serait peut-être aller un peu loin. Λόγος dans le N. T. est la traduction de l'araméen *memra* [מֵאמַר] (Jann., 15). Il y a donc peut-être là quelque influence sémasiologique de שֵׁם : *nommer* les choses, équivaut à leur *donner une existence individuelle*, à les *créer* (cf. Jacob, *Im. N. G.*, 6-7 ; rappr. Jann. 21 ; v. Gen. 1, 5 s. etc.) ; le λόγος serait donc ici non pas seulement « the utterance » (Jann., 24), mais le πλάστης ou ποιητής (cf. בָּרָא). Je note que cette idée de שֵׁם, *nomen*, synonyme *d'existence*, fréquente, d'ailleurs, se retrouve, légèrement poétisée, dans Gœthe, v. *Gœth. Werke*, Stuttgart, I, 1866, *Euphrosyne*, p. 224 [v. 27 s.] : *Schatten vom Namen getrennt.*

point ce grec traduit est un document de valeur dans une histoire de la langue grecque. Il y aurait alors à se demander si, d'une façon générale, une traduction peut valoir un texte qui n'en serait pas une (cf. *Et. ng.*, XXXIV). Dans l'espèce, nous avons un terme de comparaison de tout premier ordre, auquel on n'a point pensé : la traduction du Pentateuque de 1547 en grec moderne, publiée par Hesseling (v. *Bibliographie*, p. 161 s. ; cf. L. Belléli, *R. d. Et. gr.*, III, (1890), 289-308 ; *R. d. Ét. j.*, XXII (1891), 250-263). Cette traduction est faite, non point d'après la Septante, dont elle n'offre aucune trace, mais directement sur l'hébreu. Les hébraïsmes y abondent : φωνὴ αἵματα (Hesseling, VII[1] ; Belléli, *R. E. G.*, 304, v. 20), πατέρας ὅλα τὰ παιδιὰ (Belléli, *R. E. J.*, 261 ; l'auteur hésite à tort, *ib.*, 262), μέρες θλίψη (Hess., *ib.*), sont des états construits, avec, toutefois, un appui dans les constructions ποτήρι νερό, *un verre d'eau*, μαθήματα μουσικὴ (Ταξίδι[2], 195), etc. (v. aussi Bell., *R. E. G.*, 307, v. 10) ; mais φ. αἵ. ne se comprendrait guère et l'on ne dira μέρες θλίψη, qu'en tournant par εἶχω πολλὲς μέρες θλίψη, où θλίψη est soutenu par εἶχω, ou bien, dans une phrase telle que : Καλέ, τί λές ; Μέρες καὶ μέρες θλίψη, la même syntaxe est sous-entendue, j'aimerais à dire, *sous-sentie ;* ἀκουσμὸ νὰ ἀκούσετε (Hess., VIII) est de même ordre que ἀκοῇ ἀκούσῃς Ex., 15, 26 (שָׁמוֹעַ תִּשְׁמַע; cf. Korsunski, 484) ; προικιμὸ νὰ προικώσῃ (Hess., *ib.*), φαγωμὸ νὰ φᾶς (Bell., *R. E. G.*, 291, 306, v. 4 ; écr. φάς, de φάγῃς = φάϊς = φάς), empiètent encore plus vivement sur la syntaxe ; ἔκοψεν... διαθήκη, Gen., 15, 18 (Hess., *ib.*) est calqué sur כָּרַת...בְּרִית (cf. Strack, *Gen.*, Münch., 1905, p. 60 et p. 28 *ad* Gen., 6, 18) ne relève, il est vrai, que du vocabulaire, mais τοῦ εἰπεῖ, qui suit, n'est autre chose que לֵאמֹר (εἰς ou σὲ εἰπεῖ eût été encore plus rigoureux) et touche à la morphologie elle-même, car, certainement, il n'y avait plus d'infinitifs, même ainsi déclinés, au XVI[e] s. D'autres infinitifs de ce genre ont été signalés par Belléli (*R. E. G.*, 303, v. 14 ; 307, v. 7). La construction ἦτον ὁ Ἕβελ βόσκει Gen., 4, 2 (Bell., *ib.*, 291) est un hébraïsme évident (cf. ἐγένετο Ἄβελ ποιμήν, Sept., *ib.*) et identique à ἐγένετο... ἤνεγκε Κάϊν (Gen., 4, 3 ; v. Dalman, *W. J.*, 25 ; cf. γίνεται κατακεῖσθαι Marc 2, 15, Swete, éd. citée, *ib.* ; 4, 4 ἐγένετο... ἔπεσεν ; Pallis, p. 91 : συνέβη [pour συνέβηκε]

1. Hess., VII, ὅς invariable, rapproché, *ib.*, de אֲשֶׁר, n'est pas précisément pour moi un hébraïsme ; ὅς est déjà une forme savante au XVI[e] s. et l'on ne sait plus comment s'en servir (*Essais*, II, XLIII s.). Belléli, *R. E. G.*, III, 290-1, n'est pas exact ; mieux *R. E. J.*, 262, où il constate ce même ὅς indéclinable dans la version grecque de *Jonas* XII[e] ou XIII[e] s., v. *Essais*, I, 216). Le cas de ὅς est distinct de celui de αὐτοῦ, ci-dessus, p. 25 ; mais voir 26, n. 1. Il est aussi possible que le ὅς de 1547 s'appuie d'une façon quelconque, par tradition écrite ou autrement, sur les ὅς du *Jonas*.

...ἔπεσε). Belléli nous indique encore ἂς ἦναι (écr. εἶναι[1] χωρίζει *R. E. G.*, 303, v. 6), γιὰ ἐτούτη (290, v. *ib.*), δὲν καλό, qui est très bien vu (305, v. 18 ; cf. *ib.*, v. 10, v. 19), τοῦ κάθεται (308, v. 20), lequel est une atteinte à la langue elle-même ; ajoutons l'étrange et problématique ὅλο τὸ χτῆνο (Gen., 3, 14, *ib.*). Quant à τὸ περιβόλι τῆς παράδεισος νὰ τὴν δουλεύγῃ (*ib.*, 305, v. 15), il peut être écarté, et ἀνὴρ ἀνὴρ (Hess., VIII) s'explique tout autrement (v. ci-dessus, 183 s.), avec cette différence que ἀνὴρ ne représente plus ici qu'une déclinaison périmée[2].

Ces hébraïsmes incontestables et importants résultent du fait même de la traduction, car, par ailleurs, les traducteurs savent bien la langue de leur temps (Hess., VII; Belléli, *R. E. G.*, 289; *R. E. J.*, 262). Il faudra bien cependant exclure ces hébraïsmes d'une grammaire du grec médiéval, comme il faut, pour les mêmes raisons, supprimer d'une histoire du grec hellénistique ou de la Κοινή[3], les latinismes aujourd'hui démontrés des sénatus-consultes (v. Foucart, *Rapport*, 1872, p. 8, 35 de l'*Extrait; S. C. de Thisbé*, 1875, p. 10 ; J. P., *Et. ng.*, 159 s.) ; l'omission de l'article dans certains cas (Viereck, *S. gr.*, p. 60, § 1 ; cf. 61, § 3 πρὸ τούτου χρόνου, etc.), les datifs absolus (*ib.*, 62; E. Egger, *Mém. Soc. Ling.*, I (1868), 9; Cousin et Deschamps, *S. C. de Panamara* (39 a. C.)

1. *Rev. des Ét gr.*, X (1897), 398 *a*, M. Th. Reinach, qui recommande pour le gr. mod. « l'orthographe phonétique (*cum grano salis*) » et même « l'alphabet latin... beaucoup mieux approprié à son système phonétique », dit que la graphie ειναι, 3e pers. s. pr. ind., donnera « infailliblement » aux élèves l'idée que le gr. mod. est du « petit nègre ». Je ne saisis pas bien le sel de cette remarque.

2. Belléli, *R. E. J.*, *l. l.*, p. 253, mentionne une traduction crétoise (ms de La Canée) où עִיר גְּדוֹלָה, Jon. [1, 2, avec l'article] est rendu par κάστρο (neutre) μεγάλη (fém.), à cause du fém. hébreu. C'est l'Aquila moderne. Belléli fait observer que le traducteur du Pentateuque abjure cette littéralité excessive. Celui-ci a même de jolies expressions bien grecques : λιανόβροχο, *pluie fine*, χοντρόβροχο, *grosse pluie* (*ib.*, 256). Néanmoins, Belléli a raison d'appuyer sur les hébraïsmes syntaxiques (p. 258). Les réserves qui suivent sont moins bonnes; Belléli, dans ses deux articles (*R. E. G.* et *R. E. J.*), était encore un peu neuf en matière de grammaire moderne (sa bibliographie est nulle sur ce point); p. e. dans κρασὶ τοῦ συγκέρασμά του (*ib.*, 261, 3), il n'y a aucun besoin de croire que la syllabe του est tombée à cause du του suivant et il n'y a pas là non plus d'état construit, car le gén. en -μα des noms en -μα (τοῦ πάπλωμα, etc.) existe aujourd'hui à C.P. — Sur cette version, v. R. Simon, 308 : « elles (la version grecque et la version espagnole) sont fort à la lettre... elles suivent presque mot pour mot le Texte-Hébreu; ce qui les rend quelquefois barbares et peu intelligibles »; sur l'éd. même de 1547, *ib.*; Legrand, *Bibliogr. Hellén.*, II, 1885, 159; Hesseling, *op. cit.*, I, et corriger d'après Hess., p. 1, la transcription de Legrand (p. 160).

3. A moins qu'on ne préfère — ce qui revient au même — faire de ce grec spécial une nouvelle subdivision de la Κοινή. On n'est complètement d'accord aujourd'hui ni sur les dates ni sur les caractères de la Κοινή ancienne. Nous pensons qu'il convient surtout de distinguer; nous étudions, dans un travail en cours, ce sujet plus en détail

B. C. H., XI (1887), 233; G. Unger, *Zu Jos.,* Sitz.b. d. philos.-philol. u. hist. Cl. d. k. b. Ak. d. W., 1895, 588, 1), tant d'autres idiotismes troublants (v. Viereck, 60-70) ne sauraient passer pour du grec. On pourrait suivre, en quelque sorte, pas à pas, mot pour mot, ce latin hellénisé dans le monument d'Ancyre (cf. Cagnat-Peltier, *Res gestæ d. Aug.,* Paris, 1886). Peut-être Polybe lui-même n'est-il pas exempt de quelques latinismes (Viereck, 68; rappr. *Et. ng.,* LXXVI, où Pol. n'aurait pas reculé devant στουππίου); Blass croit même reconnaître un latinisme de syntaxe dans Luc, 7, 4, cf. *Theol. Liter.z.,* XIX, 1894, N. 13, 338 (pour les mots *latins* chez cet apôtre, v. Th. Vogel, *Z. Ch. d. L.,* 14). Pour des motifs analogues, nous devrons suspecter l'inscription de Silko (v. Letronne, *Œuvr. Ch.,* I, 1, 1881, 17, 21, etc.; R. Lepsius, *Hermes,* X (1875), 133 s., 139 s., mais tous les *coptismes* n'y sont point sûrs). Si, d'autre part, nous faisions une histoire du latin, sans parler même de toute traduction immédiate ou démontrée telle, les hellénismes, quelque épineuse que soit ici la question, ne sauraient entrer en ligne de compte. Parcourons l'*Étude* de Brenous; nous y trouverons, avec toute la discussion critique que provoquent les différents passages, des hellénismes qui ne laissent point de doute : *Hyblæis apibus florem depasta salicti* (p. 169), *scribuntur aquæ potoribus* (*ib.*), *vinctus... manus* (Prop., p. 251; etc., etc.), *occurrunt praeripere* (Lucr., 275, etc., etc.), *dare* avec l'infinitif (p. 281), *sensit delapsus* (333-6, etc., etc.; v. p. 439 s.). Nous y rencontrons jusqu'à des hellénismes morphologiques (*Hesperos, Cyclopa,* p. 80; cf. Michel Psichari, *Ind. rais. d. l. myth. d'Hor.,* Paris, 1904, 12, 28, etc.), hellénismes purement littéraires d'ailleurs, sur lesquels nous renseigne consciencieusement Cottino (*La fless.,* etc., v. notre *Bibliogr.*) pour Virgile, avec les controverses qui s'y rattachent (p. 40 s.) : *craterĕs, heroĕs, Arcadĕs* (p. 32), *Arcadăs* (p. 33), avec l'*e* ou l'*a* des désinences, bref comme en grec. Cottino rappelle fort à propos (p. 52, 1) le *Graece loqui in sermone latino* des Tusculanes. Cela passait dans la conversation (v. p. 68 sur ce qu'on peut appeler la langue des *salons* à Rome). Observons du même coup que Virgile, dans les noms de plantes, même là où il innove, suit la déclinaison natale (cf. Consoli, *Neol. bot.* (v. notre *Bibliogr.*), p. 9, 15, 93, 97, 103, 104, 121, 123, 130, surtout 100 et 129, 1; cf. *Flora Virgiliana,* dans le *P. Virg. M.,* de Lemaire, Paris, 1822, t. VIII, *in f.,* p. IX s.). Pareillement, la Septante laisse quelquefois les noms propres intacts, tandis qu'elle décline les noms communs, sauf exceptions très rares (v. ci-dessus, 191).

Nous recommandons, dans le débat qui nous occupe, la lecture

de l'excellente *Introduction* de Brenous. Sans vouloir entrer ici dans la vaste et presque universelle bibliographie du sujet, nous rappelons simplement quelques faits que Brenous met très bien en lumière : l'influence syntaxique de l'anglais sur le français (p. 9), des anglicismes même chez V. Hugo (p. 29), des germanismes en français (p. 9), des gallicismes en allemand (p. 10), dont Gœthe et Schiller ne sont point exempts. Moulton (*Gr.*, p. 13) note quelques curieux gallicismes en anglais. Je citerais ici volontiers la langue savante en Grèce, farcie de xénismes (cf. J. P., Τὸ ταξίδι μου[2], 66-69 : ἡ λύσις ἐγγίζει — cf. 'P. κ. M., III, 342 — ἐν δεδομένῃ τινὶ στιγμῇ, etc., etc.), si ce n'étaient là des xénismes livresques ; mais, dans le grec parlé, παίρνω λουτρό, au lieu de χάνω λ., παίρνω τὸ τραῖνο, au lieu de μὲ παίρνει τὸ τραῖνο, comme τὴν πῆρε τὸ χαράδι (cf. 'P. κ. M., I, 180-1) sont entrés dans la langue, ainsi que j'ai pu m'en convaincre. Brenous (p. 22, n. 2) note, d'après M. Bonnet, l'exemple d'un Alsacien, sachant peu d'allemand et qui, néanmoins, accuse des germanismes (cf. p. 28, n. 3). L'influence peut ainsi s'exercer même indirectement (p. 24). Je n'ai pas besoin de signaler aux spécialistes le *Slawo-deutsches* de H. Schuchardt (Graz, 1884). Les observations de Brenous pourraient s'appliquer aussi bien aux latinismes dans le droit byzantin (*Et. ng.*, 159 s.) ou à Saint Jérôme (Brenous, 80, 2 ; v. M. Bonnet, *Le lat. de Grég. de Tours,* Paris, 1890, p. 490, n. 4 in f. ; Goelzer, *Lat. de St Jér.*, Paris, 1884, p. 323, hébraïsmes). Thumb lui-même (*Prinz.*, 247) cite « *contra* γῆς, *contrahente* σοῦ », d'après le livre très utile d'Audollent (*Defix. tab.*, Paris, 1904 ; ajoutez J. P., *Et. ng., Mots lat. dans Théoph.,* 159 s., v. p. 168, et, aujourd'hui le joli travail de L. Hahn, *Romanismus u. Hellen.*, Lpzg, 1907 = *Philol.,* Suppl.b, X, 4, p. 696). Dans le cas qui nous occupe, il s'agit de quelque chose de plus précis encore, il s'agit de traduction (sur les xénismes des traducteurs, v. Brenous, p. 30 ; cf. sur le grec et le latin, p. 45, p. 64). N'oublions pas davantage que nous parlons d'influences syntaxiques, ce qui est tout à fait dans la règle, la pensée étant mobile et modifiable, tandis que les organes de la parole ne le sont guère. Il résulte donc clairement de cet ensemble de réflexions, qu'il pourrait y avoir, dans la Septante, même des hébraïsmes vivants, des hébraïsmes passés dans le grec du traducteur et faisant partie de sa langue — comme nous espérons le démontrer au moins pour un cas — sans que les linguistes de profession aient besoin de s'insurger pour cela.

La vérité est que la Septante a sa part, sa très grande part d'hébraïsmes. Deissmann va jusqu'à concéder (Herzog[3], 638, 23-31) que des sémitismes livresques peuvent être quelquefois entrés dans

l'usage, et J. Weiss (*Theol. St. u. Kr.*, 1896, p. 33, cité *ib.*) parle d'une décoloration (*Abfärben*) sur la langue religieuse de certaines tournures de la Septante. Que la langue de l'Église influe sur le langage courant, le fait n'est pas contestable (v. J. P., 'P. κ. M., II, 1903, p. 24 s. de curieux exemples pour le gr. mod.). Mais Deissmann et J. Weiss (v. *ibid.*) pensent surtout au vocabulaire. Il n'y a pas que cela, et ce n'est pas assez non plus, à notre sens, que de ne pas exclure de notre texte la possibilité de quelques sémitismes (Thumb, *Prinz.*, 254). Il convient de les affirmer plus positivement. Et tout d'abord, d'une façon générale, on peut dire que la Septante est une traduction, si ce n'est toujours servile, du moins toujours, surtout pour le Pentateuque, étrangement fidèle [1]. La preuve empirique de cette fidélité outrée est que, pour le débutant, la Septante constitue, dans la grande majorité des cas, une *juxta* de tout repos [2]. Et ce n'est pas seulement la syntaxe, ce n'est pas l'ordre des mots seulement qui suit l'hébreu; le style lui-même est perpétuellement contaminé. Le style n'est pas grec. Que l'on prenne un verset de la Genèse, par exemple, I, 11 et 12 ou même tout le chapitre I; que l'on compare la physionomie de ce morceau avec un document papyrologique quelconque, une lettre familière, celle qui est donnée dans les *Essais*, II, 143 (= Pap. Lond. I, N. XIX; v. *Essais*, I, 168, et Pap. Lup. = *Not. et extr.*, XVIII, N°s 18, 18 *bis*, cf. *ib.*, N. 21, p. 241), ou le fragment cité par Zwaan (*Synt.*, 20), ou, mieux encore, une des lettres de l'époque des Lagides dans le choix de Witkowski (*Epist. priv. gr.*, Lpzg, 1906, p. 3, etc., etc.); on verra que les deux grecs

1. Un des exemples donnés par Swete (*Intr.*, 323), Gen. 1, 4 (בֵּין... וּבֵין) ἀνὰ μέσον, n'est pas des plus probants; ils ne mettent, en réalité, qu'un seul ἀνὰ μέσον pour בֵּין... לַמַּיִם *ib.*, 6, et ne rendent donc pas לְ, comme fait Aquila : μεταξὺ ὑδάτων εἰς ὕδατα.

2. Cela ne signifie point que nous n'aurions pas besoin, en France, d'une traduction juxta-linéaire, ne fût-ce que de la Genèse, sur le modèle d'excellentes petites éditions anglaises de ce genre (Tregelles, *Hebr. read. less.*, Lond., 1906, et, du même, *Heads of Hebr. gramm.*, Lond., 1905 — choix de morceaux avec trad. *interlinéaire* dans les deux et lexique dans le second ouvrage). Le *Guide du trad. du Pent.*, de S. Klein, éd. II, Colmar [1852], *La Genèse*, ne peut plus servir; outre que le plan est un peu confus, les renvois sont faits à une grammaire dont personne ne se sert plus aujourd'hui. M. Salomon Reinach a eu l'obligeance de me communiquer une juxta faite par lui-même pour les sept premiers chapitres de la Genèse, avec un commentaire grammatical au bas des pages; il m'a même autorisé à la publier. J'ai quelque lieu d'espérer que j'arriverai à reprendre cette juxta avec la collaboration de deux de mes élèves de l'Ecole des Hautes Etudes et les conseils de mon collègue et ami Mayer Lambert. Les débutants sont souvent arrêtés par le manque de livres de ce genre, et il y aurait, du fait de ces manuels, quelque encouragement donné aux études hébraïques en France.

sont d'essence toute différente. Je sais bien que nous parlons du style. Mais le style, c'est le mouvement de la pensée et cela est essentiel; ça l'est, non pas uniquement pour la syntaxe; ça l'est aussi pour le fond. Du moment que l'on pense étranger, la porte est ouverte à tous les xénismes. La langue puriste moderne nous donne ici, encore une fois, un excellent point de comparaison. Le vocabulaire y est souvent obscur, précisément parce qu'il est imité, parfois gauchement (cf. un exemple topique, 'P. κ. M., III, 38-9). Il y a plus. La langue savante affecte aujourd'hui, et, à bien y réfléchir, c'est toujours par purisme, de ne point *altérer* la désinence des noms propres étrangers : elle dira donc : ὁ Γέτε ou Γκέτε — Gœthe — ὁ Κάντ, alors que le souvenir du ς des nominatifs masculins est demeuré vivace en grec *vulgaire* et qu'un Grec du peuple, entendant Γκέτε, en fera instinctivement Γκέτες[1] ; Pallis et Marcheti, dans leur traduction du premier livre de la *Raison pure* (Κάντ. Κριτικῆς τοῦ ἄδολου λογισμοῦ μέρος πρῶτο, Liverpool, 1904), se sont laissé sans doute entraîner par le canon puriste, car le sentiment moderne eût décliné Κάντης, etc.[2]. De Γέτε, on en vient aisément à l'indéclinable ὁ ρεπόρτερ, οἱ ρεπόρτερ, qui se lisent couramment dans les journaux *bien écrits*. Ainsi, la morphologie est entraînée. C'est de ce biais, croyons-nous, qu'il faut juger, *mutatis mutandis*, les noms propres ou noms communs, comme ἵν, restés sans déclinaison dans la Septante[3].

Cet ensemble de considérations élémentaires nous incline déjà à estimer que, comme document linguistique, la Septante ne vaut pas les papyrus. Mais nous avons des exemples d'hébraïsmes qui

1. J'avais donné quelques lettres de recommandation pour Athènes, à un de mes élèves de l'Ecole des Langues orientales, qui se nommait *Barnabé*. Dans les milieux cultivés d'Athènes, en causant, on ne l'appelait jamais autrement que ὁ Μπαρναμπές.

2. Κάντιος, qui se rencontre, est fait pour éviter Κάντης, qui ne paraît pas assez noble. — P. 191, 2, ci-dessus, aj. Κάης, Palamas, Γράμματα, II, 1907, 35; 'P. κ. M., III, 101, 1.

3. Il convient de remarquer, à cet endroit, que les noms propres égyptiens sont grécisés d'ordinaire et que telle est la pluralité des cas (cf. W. Spiegelberg, *Æg. u. gr. Eigenn. aus Mumienet. d. röm. Kaiserz.*, Lpzg, 1901, p. VI; cf. Ψῦχις Ἀμεννεύς, Φεβῖχις, Grenfell a. Hunt, *The Hibeh Pap.*, I, Lond. 1906, p. 297, l. 11, 13, 21, etc., etc.; on n'a qu'à parcourir les différents recueils). Mais ici il faut s'expliquer. Il est évident qu'un nom propre étranger ne s'assimile pas immédiatement à une grammaire indigène, puisque l'indigène le recueille d'abord, ne fut-ce que par l'oreille, sous sa forme étrangère. Donc, il peut se produire des hésitations et la forme étrangère peut, dans la vie quotidienne, se dire et même s'écrire. Seulement, la situation des traducteurs de la Bible hébraïque est différente ; ce n'est point pour les besoins journaliers de la vie qu'ils traduisent les noms propres ; ils travaillent, ils réfléchissent ; quelquefois aussi, nous le savons, ils sont embarrassés. Il n'en est pas moins vrai que c'est là une œuvre plus consciente que la transcription, telle quelle, dans les papyrus, d'un nom égyptien, qui vient souvent sous la plume pour la première fois.

sont des plus précis. Dès lors, pour nous en tenir au point de vue auquel nous nous sommes placés dès le début, nous devrons exiler ces hébraïsmes d'une histoire de la langue grecque. En voici quelques-uns, car, dans ces quelques pages, nous voulons moins épuiser la matière qu'indiquer une méthode, si cette ambition nous est permise. Nous insistons d'autant moins que nous avons hâte d'arriver aux exemples restés inaperçus jusqu'ici. Personne ne contestera que les nombreux ἐγένετο sans καὶ les reliant au verbe qui suit (cf. Gen., 4, 3 ἐγένετο... ἤνεγκε; v. ci-dessus, 194, etc., etc.) sont des hébraïsmes tout crus (v. Viteau, *Et. II*, 81 s., 83-4; cf. 85, § 106, 10-20; Allen, *Expos.*, June, 1900, 438; Pallis, Lc, 24, 4, p. 210, traduit scrupuleusement Καὶ συνέβη... νά διὸ ἄντρες πρόβαλαν ὀμπρός τους; mais cela n'est nullement grec); des locutions telles que ἰδὼν ἴδον, ἀποστροφῇ ἀποστρέψω (Swete, *Intr.*, 308) διδοὺς δώσω (*ib.*, 338), qui, strictement parlant, n'ont rien de grec, introduisent dans la langue des tournures étrangères (v. Thumb, *Hell.*, 132; Blass, *Gr.*[2], 245; Viteau, *Et. II*, 217, dans le même sens), bien que, à la rigueur, ces tours nouveaux puissent se réduire encore à une question de vocabulaire; ἐκ χειρὸς (= בְּיַד Gen., 9, 5) est avec raison suspecté par Viteau (*Dict. Vig.*, 319; le cas signalé par Thumb, *Prinz.*, 252, est différent); dans ὁ μέγας ἀπὸ τῶν ἀδελφῶν αὐτοῦ Lev., 21, 10 (Swete, *Intr.*, 308), si ἀπὸ est grec (v. ci-dessus, p. 185), ὁ μέγας, positif au lieu du comparatif, est la copie de הַגָּדוֹל; ἀφίκεσθαι ἕως πρός τινα (Sw., *Intr.*, 323) n'est pas catholique; καὶ ἐγένετο αὐτῶν πορευομένων ἐπορεύοντο καὶ ἐλάλουν 4 Reg., 2, 11 (Swete, *Intr.*, 335) ne saurait être grec à aucun titre (cf. ἦν διδάσκων etc., Allen, *Expos.*, June, 1900, 438); ἐγώ εἰμι καθίσομαι (Swete, *Intr.*, 308; cf. *ib.*, 317, Blass, *Gr.*[2], 198) ne peut se défendre (ῥῆμα... λέγων, φωνή... λέγοντες, cités *ib.*, 308, et mille autres, appartiennent à une tout autre catégorie de phénomènes que nous étudions dans un très long travail; cf. 'Ρ. κ. Μ., III, 340, à propos du αἵτινες... καταλαβόντες de Hatzidakis); ἐδίψησέ σοι ἡ ψυχή μου, ποσαπλῶς σοι ἡ σάρξ μου Ps. 62, 2 (Viteau, *Et. II*, 161) ne signifient rien en grec; il n'y a là que des imitations de l'éternel לְ. C'est aussi une très juste remarque de M. l'abbé Viteau, que la fréquence des adjectifs verbaux en — τὸς dans la Septante et le N. T., en regard du petit nombre de — τέος, tient à un usage purement hébraïque (*R. de Ph.*, XVIII, 40). Observons toutefois que — τὸς est resté en grec moderne, tandis que — τέος a disparu complètement[1].

1. On ne peut s'empêcher, en relevant ces différents hébraïsmes, de songer encore une fois à quel point un des principaux obstacles à la diffusion du christianisme dans les

J'arrive maintenant, dans ce même ordre d'idées, à un hébraïsme qui, à la lecture, m'avait frappé tout de suite, que, depuis, j'ai, il est vrai, retrouvé signalé ailleurs (Thumb, *Hellen.*, 131 ; Blass, *Gr.*², 85 ; Viteau, *Et. II*, 209), mais dont, il me semble, on n'a pas fait suffisamment ressortir la valeur : καὶ οἱ δύο ἔσονται εἰς σάρκα μίαν Gen., 2, 24. L'hébreu construit ici comme le latin : *hoc erit mihi bono*, et εἰς n'a aucune autre fonction que de rendre la préposition hébraïque לְ (וְהָיוּ לְבָשָׂר אֶחָד) ; de même, Gen., 2, 7 (Viteau, *l. l.*) καὶ ἐγένετο... εἰς ψυχὴν ζῶσαν (וַיְהִי... לְנֶפֶשׁ חַיָּה, Ruth, 1, 11 (Viteau, *Dict. Vig.*, 319), ἔσονται ὑμῖν εἰς ἄνδρας (cf. « euch zu Männern würden », Volck-Œttli, *Die poet. Hagiogr.*, Nördl., 1889, 218 ; εἰς πατέρα, biblique dans *Br. an d. Hebr.*, Blass, p. 11, etc., etc.). Voici maintenant l'exemple le plus remarquable : 2 Reg., 7, 8 τοῦ εἶναί σε εἰς ἡγούμενον ἐπὶ τὸν λαόν μου = (II Sam., 7, 8) לִהְיוֹת נָגִיד עַל־עַמִּי, c'est-à-dire que le subst. en hébreu n'est point ici précédé de לְ et que le לְ du verbe est déjà rendu par le τοῦ de εἶναι ; en d'autres termes, le traducteur tire ce εἰς et sa construction de lui-même (v. d'autres exemples identiques, Viteau, *Et. II*, 210 *d*, cf. *c* et, *ib.*, § 267). Pour nous, cet hébraïsme fait partie de la langue de l'auteur. M. Viteau (*Et. II*, § 267) y verrait, lui, une sorte d'hébraïsme d'entraînement,

hautes classes si raffinées, si cultivées du Iᵉʳ et du IIᵉ s. et plus tard aussi, ce fut la *langue* du N. T. Les hébraïsmes n'étaient point nécessaires pour effaroucher ces fins lettrés ; quand ils lisaient (cf. Norden, II, 520 s.) ou entendaient dire : ὁ ὢν εἰσ τὸν κόλπον τοῦ πατρὸσ Jo. 1, 18 (cf. ci-dessus ὁ ἦν, part. passé), οὐκ ἔχετε διὰ τὸ μὴ αἰτεῖσθαι ὑμᾶς· αἰτεῖτε καὶ οὐ λαμβάνετε, διότι κακῶσ αἰτεῖσθε Iac. ep., 4, 2–3, l'actif et le moyen mêlés, μακάριος ἄνθρωπος ὃς εὗρε σοφίαν Prov. 3, 13, τεσσεράκοντα, νικοῦντι, παραδοῖ du N. T. (Viteau, *Et. I*, XIX), bien plus, quand ils apprenaient le nom des adeptes de la foi nouvelle, χριστιανοί, où le suffixe -ανὸς est latin, ils devaient croire à coup sûr que la Grèce ancienne s'écroulait, que la patrie était perdue et cette langue leur semblait à bon droit βαρβαρίζουσα καταχράτος καὶ σολοικίζουσα, βαρβαρόφωνος καὶ ὀνοματοποιίαις ξέναις συντεταγμένη (cf. Thumb, *Hellen.*, 180 ; v. les belles pages de Norden, 479 s. ; cf. L. Hahn, *op. cit.*, *Philol.*, Suppl.b. X (1907), 4, p. 698, n. 60). Les Pères de l'Eglise répondaient qu'ils se souciaient peu de l'attique, que les écrits chrétiens parlaient la langue des bateliers, parce qu'ils voulaient être compris de tous et conquérir le monde (cf. Norden, II, 521 s.). Thumb (*Hellen.*, 180) a justement comparé les païens de ce temps aux puristes modernes. J'ajoute que les Pères de l'Eglise ou, du moins, les apôtres ont aussi trouvé des imitateurs. Je lis dans le Ἑστία, Athènes, 7 janvier 1908, p. 3, col. 4, qu'à Smyrne un papas, originaire de Crète a récité, pendant la messe, la prière dominicale en grec parlé. Il est vrai que ce prêtre fut traduit devant le Saint Métropolite Βασίλειος, qui le fit enfermer comme fou dans un asile d'aliénés et lui fit, après huit jours, réintégrer son île natale, pour l'empêcher de porter atteinte désormais à « la tranquillité publique ». — Je ne suis pas de l'avis de M. Viteau (*R. de Ph.*, XVIII, 19), quand il dit, à propos de Iac. ep., 4, 2-3 qu' « ils ne pouvaient employer le moyen d'instinct, comme le faisait le Grec de naissance ». Cette alternance entre le moy. et l'act. est précisément curieuse comme phénomène d'évolution lente, et le grec a toujours évolué lentement. V. ci-dessus, p. 179.

un hébraïsme de métier. Mais si le traducteur, de la construction hébraïque, a retenu לְ et en a fait l'équivalent de εἰς, cela signifie donc que l'hébraïsme était désormais entré dans sa propre mentalité et, par conséquent, dans sa propre langue. Aussi, quand il rencontrait ce même לְ, il le rendait tout naturellement par εἰς : 2 Reg. 7, 14 ἔσομαι αὐτῷ εἰς πατέρα (לְאָב), 1 Paral., 22, 10 ἔσται μοι εἰς υἱὸν (יִהְיֶה־לִּי לְבֵן) κἀγὼ αὐτῷ εἰς πατέρα (וַאֲנִי־לוֹ לְאָב) ; *ib.*, 28, 6, le second membre de phrase ἐν αὐτῷ εἶναί μοι υἱὸν = בוֹ לִי לְבֵן, n'est pas moins étrange. On relèverait d'autres cas plus intéressants dans H. a. R. Dans tous ces exemples, il faudrait toujours le nominatif dans le grec de tous les temps ; cf. Ep. Hebr., 1, 5 υἱόσ μου εἶ σύ, tandis que, au même endroit, quand il cite, il emploie ἔσται μοι εἰς υἱόν (sur cette ép., Deissm., Herzog[3], 638, 59 s. ; Blass, *Gr.*[2], 290 s., etc., etc.).

Voilà donc une préposition essentielle, la préposition εἰς, où le texte de la Septante ne saurait nous servir de guide. Il faudrait, avant de pouvoir les utiliser dans une grammaire historique, passer au crible tous les exemples.

Nous allons aborder un genre d'hébraïsmes plus délicats, parce qu'ils ne sont pas apparents et qu'ils sont, en quelque sorte, négatifs. Je choisis exprès, pour commencer, mon exemple dans la formule ἐν ὀνόματι, εἰς ὄνομα, qui a fait l'objet de tant d'études (v. *bibliographie*, p. 161). Nous avons vu, dans Heitmüller (ci-dessus 179), que, hors de la grécité profane, le type ἐν ὀνόματι, avec le datif, était fréquent dans la Septante (Heitmüller, p. 47-52, gr. prof., comparé avec p. 14-5 N.T., 21-3 A.T.). D'une façon plus nette, dans la grécité profane, papyrus, inscriptions, ostraka, etc. (v. bibl., *ib.*, p. 47, 2), ἐν ὀνόματι est très rare; cette rareté étonne Heitmüller (p. 47-9), et Deissmann (*Bib.st.*, 145) attribue le fait au hasard. Rien de plus régulier et, ajouterai-je, de plus attendu. Si la formule εἰς ὄνομα abonde dans la grécité profane, c'est que les documents de la Κοινή sont des témoins de tous points conformes au développement du grec ; on sait, en effet, que ἐν, dans le cours des siècles, a été remplacé par εἰς (v. provisoirement *Et. ng.*, V-VIII). On sait que cette substitution est visible dans la prédominance graduelle des prépositions qui se construisent avec l'accusatif (songer aux différents travaux de Tycho Mommsen, Krebs ; v. bibliogr., *Et. ng.*, à notre Index). Or, ce développement régulier de l'accusatif, que l'on peut suivre à travers les auteurs, s'arrête brusquement à la Septante, où nous n'en surprenons plus aucune trace, puisqu'elle n'offre, en quelque sorte, pas d'exemple de εἰς ὄνομα (v. Heitmüller, 110). Pourquoi cela? C'est que la Septante traduit constam-

ment בְּשֵׁם par ἐν ὀνόματι (v. Heitmüller, p. 21, 22, 23, 24, sans une seule exception) et que ἐν est la traduction dominante, classique, convenue de בְּ. Heitmüller et Deissmann ne s'en sont point aperçus, parce que, absorbés par les discussions sur le judéo-grec, ils n'ont point songé au développement général du grec depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Les trois εἰς ὄνομα de la Septante, relevés par Heitmüller (p. 110), sont eux-mêmes des hébraïsmes et confirment de tous points notre assertion, puisque chacun d'eux rend, non point בְּשֵׁם, mais לְשֵׁם, et que לְ se rend par εἰς : Heitmüller en fait lui-même la remarque (*ib.*) ! Donc, nous pouvons voir maintenant les choses sous un autre jour : ἐν ὀνόματι, dans la Septante, est assurément grec, quant à la construction ; mais ce qui cesse d'être grec, au point de vue de la morphologie et de l'histoire, c'est précisément l'emploi de ἐν avec le datif, au lieu de εἰς avec l'accusatif, conformément à la marche normale des événements.

Que ceci n'est point un hasard, un autre exemple nous le montrera. Nous y apprendrons du même coup combien il faut être circonspect dans cet ordre de faits, ainsi que dans l'usage de la Septante. Dans un mémoire en cours, je retrace brièvement les origines de la particule négative moderne δὲν (δὲ devant spirantes; v. *Essais,* II, XXIX s.), c'est-à-dire οὐδέν, avec déjà ce sens dans Homère, οὐδὲν ἔτισας A 244 (= A 412 = Π 274) et X 332, donc deux fois en tout. Plus tard, chez les Attiques, cet usage se multiplie ; la synonymie parfaite de οὐδὲν ἧττον et de οὐχ ἧττον nous en est, pour le moment, une preuve suffisante. Cet οὐδὲν s'établit définitivement dans le sens de οὔ, ainsi qu'on le voit dans Hesychius (III, 1564) : οὐδέν· ἀντὶ τοῦ οὔ. De nos jours, οὔ est totalement disparu, ne subsiste plus que dialectalement dans un *patois* de Trébizonde, et δὲν règne en maître, même dans la langue puriste qu'il envahit. Mais cela ne s'est pas fait du jour au lendemain. Cela s'est fait par à coups successifs. Il y a cependant solution de continuité dans l'A. et le N. T. De l'Ancien nous retenons deux emplois : Job, 1, 22 οὐδὲν ἥμαρτεν, et 3 Macc., 3, 8 οὐδὲν ἠδικημένος. Ce livre, comme on sait, a été écrit en grec directement (Strack, *Einl.*, 166-7), et, pour ce qui est de Job, l'idée de *en rien* [1] semble comme sous-entendue dans le

1. La transition de sens entre *en rien*, *rien* et *pas*, est, comme on sait, des plus faciles. En *baya* (ci-dessus, 187, n. 2), *bouna*, qui répond à *non*, est l'équivalent exact de οὐδὲν (*bou* = rien, *na*, négation copulative), d'après mon fils Ernest, qui a passé dix-huit mois en mission dans le Congo français et y a appris la langue du pays. Je note aussi, au sujet de ce dialecte, cette observation que je tiens du même témoin, c'est que, en baya, la déclinaison n'existe pas et se présente, comme en hébreu, avec le pronom accolé, postposé au nom : *chez lui* se dit *bou*. Je ne tire de l'ensemble de ces faits aucune conclusion. Je les signale.

verset (cf. B. Duhm, *Das B. Hiob*, 1897, p. 12-13); dans le N. T. nous avons des οὐδέν, mais qui ne sont pas plus sûrs que ceux de l'Ancien : Mt., 27, 24 οὐδὲν ὠφελεῖ (gr. mod. δὲ φελᾷ), Act. 25, 10 οὐδὲν ἠδίκηκας et trois fois dans l'Ép. aux Gal., 4, 1 οὐδὲν διαφέρει, 4, 2 οὐδὲν με ἠδικήσατε, 5, 2 οὐδὲν ὠφελήσει. C'est encore là un hébraïsme négatif : la Septante ne connaît que οὔ, représenté toujours pour elle par son équivalent classique לֹא (cf. Strack, *Hebr. Gr.*[9], München, 1907, P. L. O., p. 51 ; Touzard, *Gr. hébr.*. Paris, 1905, 342, § 379 ; Gesenius-Kautzsch[27], 1902, p. 486 s., § 152 ; rien de semblable à οὐδὲν en hébreu). Des particularités de cette espèce pourraient être utiles au point de vue de l'étude des sources, comme, par exemple, pour les Actes (H. Wendt, *Die Apost. G.*, Gött., 1899, p. 19 s. ; Zahn, II[3], 342) : on pourra mieux reconnaître sous un écrit grec un original sémitique, suivant le plus ou moins grand nombre de ces hébraïsmes *négatifs*. Lorsque les plus minutieuses monographies de ce genre sur une forme ou sur une catégorie grammaticale, auront été faites et menées depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, on aura là des points de repère inattaquables pour la critique et la juste appréciation des monuments bibliques et de bien d'autres documents.

Je clos ce travail par un exemple où j'espère montrer à quel point le grec moderne peut être de secours, non seulement dans la question des hébraïsmes de la Septante, mais encore dans la mise en valeur de la langue ancienne elle-même.

Arrêtons-nous au mot ἄφαντος ; nous le rencontrons dans Homère Z 60 ἐξαπολοίατ' ...ἄφαντοι, Y 303 ἄφαντος ὄληται, puis chez Pindare O. I, 46 ἄφαντος ἔπελες ; N. VIII, 34*b* τῶν δ'ἀφάντων κῦδος ; Py., XI, 30 ἄφαντον βρέμει (adv.). Ensuite, ἄφαντος disparaît à l'époque attique, laquelle ne connaît plus que ἀφανής. La poésie seule a retenu cet adjectif : Esch., Ag. 624 ἀνὴρ ἄφαντος ἐξ 'Αχαιϊκοῦ στρατοῦ (au v. 623 οὐκ εὔκρυπτα γίγνεται τάδε. précède immédiatement), 657 ᾤχοντ' ἄφαντοι, 695 ἴχνος... ἄφαντον, 1006 ἄφαντον ἕρμα, Suppl. 779 μέλας γενοίμαν καπνὸς / νέφεσσι γειτονῶν Διός· / τὸ πᾶν δ'ἄφαντος ἀμπετὴς ἄϊστος ὡς / κόνις ἄτερθε πτερύγων ὀροίμαν (Dind., ὀλοίμαν M, ap. Weil[3], xxxviii ; aucune raison de changer, cf. Hom. Y 303, ci-dessus) ; Soph., O. R. 560 ἄφαντος ἔρρει, 832 βαίην ἄφαντος, Phil. 297 ἄφαντον φῶς ; Eur., Hel. 606 ἀρθεῖσ' ἄφαντος, Herc. 873 ἐς δόμους δ'ἡμεῖς ἄφαντοι δυσόμεσθ' 'Ηρακλέους, Hipp. 828 ἄφαντος εἶ, Or. 1495 ἐγένετο διαπρὸ δωμάτων ἄφαντος, 1557 ἄφαντος οἴχεται, fr. 781, 63-4 γᾶς ὑπὸ κεῦθος ἄφαν-τον ἐξαμαυρωθῶ (Nauck, *Tr gr. fr.*, 1889) ; Adespoton, *ib.*, 127, 8, p. 866 ἄφαντος προσέβα. Ἄφαντος persiste encore plus tard chez les poètes, Théocrite,

Aratus, Apollonius, où il est très fréquent, et chez d'autres épiques (H. S., s. v.). Ensuite, nous le voyons tout à coup reparaître, en prose cette fois-ci, à l'époque hellénistique chez Diod. Sic., IV, 65,9 ἄφαντος ἐγένετο, III, 60,3 ἄφαντον γενέσθαι (v. aussi Plut., *Mor.*, ed. D. Wyttenbach, t. VIII, 1, 1830, p. 293, où plusieurs exemples; pour Josèphe, v. Krenkel, *Jos. u. Luc.*, 144).

Je n'entre pas ici dans l'examen de la question de savoir pourquoi ce mot *poétique* se retrouve chez les poètes attiques depuis Homère, ni comment il reparaît à l'époque de la Κοινή. J'en parle ailleurs — après beaucoup d'autres. Un point tout particulier nous intéresse en ce moment. Ce même mot revient dans Luc 24, 31, dans des conditions toutes spéciales : ἄφαντος ἐγένετο ἀπ' αὐτῶν. Ce complément circonstanciel indirect n'est pas grec[1]. Aucun des passages ci-dessus ne nous le donne. Dans Eschyle, Ag., 624, il n'y a point de verbe et ἐξ en est indépendant. L'état ancien s'est fidèlement maintenu dans le grec moderne ; dans le grec le plus usuel, on dit, soit ἄφαντος, tout seul, dans une proposition exclamative constituée par l'unique ἄφαντος : ἄφαντος! = (*il est devenu*) *invisible! Il a disparu de la circulation*, soit avec γίνουμαι : ἔγινε ἄφαντος, μὴ γίνῃς ἄφαντος, etc., etc. Cela nous permet de comprendre pourquoi, dans les exemples classiques, le verbe qui accompagne ἄφαντος (v. ci-dessus), revient toujours à dire : *devenir invisible, disparaître, s'en aller,* etc., sans que jamais, toutefois, le verbe ait besoin de préciser, à l'aide d'un complément, le lieu ou l'entourage *d'où* l'on disparaît, exactement comme aujourd'hui, où l'on n'emploiera pas ἄφαντος ἀπ' ἀφτοὺς ou ἄφαντος ἀπὸ δῶ, mais ἄφαντος tout court. Ce mot se suffit à lui-même. Il se plaît toutefois particulièrement, en grec ancien ainsi qu'en grec moderne, au voisinage de γίγνομαι (γίνουμαι). C'est pourquoi, dans Esch., Suppl. 779 (ci-dessus), γενοίμαν entraîne dans l'esprit du poète le ἄφαντος qui suit, v. 781 ; je ne mettrais donc pas de point en haut après Διὸς et garderais ὀλοίμαν pour les mêmes raisons (ci-dessus). Je veux tirer maintenant de cette explication la conclusion qui s'impose : ἄφαντος ἐγένετο ἀπ' αὐτῶν de Luc nous offre un curieux mélange de locution grecque (ἄφαντος γίγνομαι) dans une construction sémitique (ἀπ'

1. B. Weiss, *Die Evang. d. Mark. u. L.*[6], 1901 (dans le *Kr. exeg. Komm. ü. d. N.T.* de Meyer), ad. L. 24, 31, p. 685, parle de « prägnanter Konstruktion », ce qui signifie qu'il a été frappé par cette construction insolite : c'est justement parce qu'elle fait défaut dans les textes purement grecs. — Dans la *Chr. of Mor.*, éd. J. Schmitt, 1904, v. 4720 τόσα φουσσᾶτα ἄφαντα νὰ τὰ ἔχωμεν κερδίσει, ἄφ. ne veut pas dire « innumerable » *ib.* p. 601. Le passage signifie quelque chose comme ceci : *nous avons vaincu tant d'armées* (devenues) *invisibles.*

αὐτῶν), car cet ἀπὸ n'est pas autre chose que מִן, et l'auteur met ici ἀπό, simplement parce que le verbe correspondant de sens en hébreu, עָלַם, *latuit,* se construit, lui, avec מִן (cf. Ges., *Th.*, s. v. עָלַם [1]).

Il est important que cet hébraïsme se trouve dans Luc (Deissm., Herz.[3], 637, 60-638, 1 s.; Moulton, *Gr.*, 13-4; Norden, II, 485-92; Thumb, *Hellen.*, 184, surtout 121; Th. Vogel, *Z. Char. d. L.*, 7, 3 s.; 12; 13 « Græci sermonis eruditissimus »; sur sa connaissance de *l'araméen, ib.*, 14 s., mais v. 22, β (cf. Krenkel, *Jos. u. Luc.*, 11 s.); p. 21 s.; 31; 54 s.; E. Renan, *Les Évangiles*, 1877, p. 255 s.; les rapports entre Luc et Jos. sont étudiés dans Krenkel, *Jos. u. Luc.*, liste, p. XI s., v. *ib.*, 23, etc., etc.): on voit mieux ainsi et, dans l'espèce, côte à côte, les deux grécités dont parle Deissmann (*l. l.*), dans cet Évangile. Cet hébraïsme a échappé à Guillemard (*op. cit.*, Lc, p. 23), et cependant il les relève à la loupe (cf. également Theimer, *Beitr.*, 14-15), ainsi qu'à Krenkel, qui étudie spécialement ce passage dans son excellent livre (*Jos. u. Luc.*, p. 144). Pallis (p. 212) traduit αὐτὸς τοὺς ἔγινε ἄφαντος. Il a bien senti que ἀπ' ἀφτοὺς ne pouvait guère convenir en grec moderne; il n'a pas osé, d'autre part, supprimer le complément circonstanciel et il l'a rendu par τούς; mais ce τοὺς est un hébraïsme et n'a rien de moderne (sur ἄφαντος, etc., v. *Ec. pr. d. H. E.*, Ann. 1908, p. 46, et y corriger la faute étrange כָּלַע (!) p. 47, *ib.* pour עָלַם).

1. Dalman (*W. J.*, 14 s.) dit avec raison que, dans la question des hébraïsmes dans le N. T., il faut savoir distinguer entre un *hébraïsme* proprement dit et un *araméisme*. Mais, dans le cas que nous envisageons, peu importe que ce soit de l'hébreu ou de *l'araméen*, puisque מִן est commun à tous les deux (v. K. Marti, *Kurzg. Gr. d. bibl.-ar. Spr.*, Berlin, 1896, dans la P. L. O., p. 97). Il n'y a point de עָלַם, *latuit*, dans Daniel (v. Strack, *Gr. d. bibl.-ar.*, Leipzig, 1905, *Wortv.*, p. 54*) ni dans Fr. Delitzsch., *Prol. ein. n. hebr.-ar. Wört.b. z. A. T.*, Lpzg, 1886, cf. p. 215 c ou dans J. Levy, *Chald. Wort.b.*, Lpzg, 1867 (l'ar. עָלַם s'emploie, comme on sait, dans un tout autre sens; v. à nos divers renvois). Mais nous ne pensons pas que cette lacune accidentelle entame notre raisonnement. Sur les araméismes dans le N. T., v. Allen, *Expos. T.*, XIII, (1902), 328 s.; Swete, *The Gosp. acc. to St Mark, op. cit.*, XLI. Il s'agit de Marc, et non de Luc; mais la question est la même, puisque les araméismes de l'un ont passé dans l'autre (Allen, *l. l.*, 328 a). J'ai tenu à savoir si "ע avait un équivalent de construction et de racine en arabe; voici ce que m'écrivait à ce sujet et au sujet de la négation *la*, en date du 18 Février 1908, mon très regretté ami et collègue, Hartwig Derenbourg :

« La racine עלם, nif'al נעלם « se cacher de », n'a d'équivalent dans aucun arabe. On y connaît que la transcription عالم de l'hébreu עוֹלָם est une racine علم signifiant « apprendre, savoir », d'où les fameux oulémâ, qui jouent un si grand rôle dans le monde musulman.

Je ne connais rien de semblable à لا لا redoublement de la négation لا. »

Je termine ici ce long mémoire, trop court peut-être pour le sujet auquel j'ai osé m'attaquer. J'ajouterai deux mots, en finissant. Si sur les trois points examinés ci-dessus — constitution du texte de la Septante, hébraïsmes à écarter, hébraïsmes à reconnaître — je ne me trouve pas complètement d'accord ni avec la critique allemande ni avec la critique anglaise, puisque, même dans la question des prétendus hébraïsmes, je cherche à les contrôler d'une façon quelque peu différente, je n'en dois pas moins rendre un hommage éclatant à l'une et à l'autre de ces deux critiques, qui, seules, ont rendu la discussion possible. En France, nous n'avons rien ou presque rien dans cet ordre d'études. En dehors de quelques autres travaux, les beaux livres de M. l'abbé Viteau sont notre unique apanage, et encore ne s'est-il principalement occupé que du N. T. On a vu, d'autre part, que nous ne partagions pas ses points de vue. En Grèce (v. *bibliographie*, p. 161), on s'est occupé davantage du texte de la Septante et de la version elle-même. J'ai voulu, dans ces quelques pages, pousser un peu plus loin ces études. Elles prennent, ce me semble — et ce sera là ma seconde réflexion — plus d'importance chaque jour. Le livre excellent de Frankel représente en somme une opinion trop retardataire, où se laissent surprendre quelques préoccupations confessionnelles ou, tout au moins, conservatrices. Il y a même, p. 267 s. (cf. 164 s.), une dépréciation presque systématique de la Septante, dans l'intention de conserver au texte hébreu une supériorité absolue. La pierre de scandale, la fameuse *addition* du texte grec Διέλθωμεν εἰς τὸ πεδίον Gen., 4, 8, proposition essentielle qui manque au texte hébreu, donnerait à croire — entre diverses preuves — que les Septante ont connu un autre texte que le nôtre (v. Swete, *Intr.*, 442 s., où liste des divergences; Swete garde une attitude très réservée; cf. Smith, *Dict.*, III, 1208, 1209; songer aux travaux projetés par Lagarde (cf. *Sept. St.*, p. 3; Swete, *Intr.*, 494, 496). Frankel — qui accentue bien mal le grec! — se tire de ce passage comme il peut (p. 167). Il est possible que son explication puisse se défendre. Mais une comparaison méthodique, que nous voudrions bien voir entreprendre, entre la Septante et la version samaritaine (*Pentateuchus samaritanus*, edd. H. Petermann et C. Vollers, Berlin, 1872-1891, en caractères carrés hébraïques), versions qui coïncident entre elles sur tant de points (v. Frankel lui-même, 32, 35, 269, n., mais cf. 204; rappr. *Ueb. d. Einfl.*, 105, § 20 s.) — le Διέλθωμεν, etc., n'y manque pas! — nous réservera bien des surprises (cf. R. Simon, 220 *b*, où le rapprochement entre ces deux textes a lieu). Dès à présent, les ouvrages importants de Jahn, mentionnés à ce dessein

dans notre bibliographie, démontrent que, pour les livres examinés (Daniel, Ézéchiel; v. aussi *Berl. phil. W.*, 1907, 1633, surtout 1635), la Septante repose sur un original hébreu différent de celui que nous possédons aujourd'hui. Cette opinion perce déjà chez R. Simon (p. 191 *b* suiv.). Il ne reste plus qu'à l'éprouver définitivement.

(*Rédaction et documentation closes* le 24 février 1908.)

VERSAILLES, IMPRIMERIES CERF, 59, RUE DUPLESSIS.

CORRECTIONS ET ADDITIONS[1]

P. 162, l. 32,	*lire :*	ἑρμην.,
P. 165, l. 29,	—	*ad l.*).
— l. 30,	—	Lob.
P. 166, l. 40,	—	l. 10 ;
P. 169, l. 17,	—	ανθρακα avec une barre sur le dernier α (c.-à-d. αν)
P. 172, l. 5 de la note 2,	—	ὀπώρα
P. 173, l. 5 de la note 1,	—	sh^ewa
P. 176, l. 10,	—	הַשָּׁמַיִם
P. 177, l. 9,	—	etc.) — locutions
P. 178, l. 1 de la note 1,	—	le coq qui φωνεῖ[2]
— l. 15, de la note 1,	—	בְּשֵׁם
P. 182, l. 7,	—	(σ'ἀφτό).
— l. 10,	—	ὅτι
P. 183, l. 2, de la note 1,	—	לְמֹשֶׁה
— l. 4, de la note 1,	—	אֲשֶׁר
— l. 2, de la note 3,	—	πρασιά,
P. 185, l. 30,	—	הַגָּדוֹל
— l. 34,	—	moderne (ἀπ' ὅλους ou μέσα σ'ὅλους, כֵּן.

1. Les ouvrages qui figurent dans la Bibliographie (p. 161 s.) ont tous été, je n'ai pas besoin de le dire, non seulement vus, mais encore dépouillés par moi. Un seul fait exception : T. C. Laughlin, *The solecisms of the Apok.*, Princeton, 1902, dont je connaissais le contenu par un compte rendu, mais qu'il m'a été impossible de me procurer à Paris ; je n'ai pas réussi davantage à l'obtenir d'Amérique. — Je n'ai pas non plus utilisé le court travail de M. Képhalas, *Xénismes dans l'Écriture sainte* (en grec ; Syll. philol. hellén. de CP., t. XXV, 1893-1894, CP., 1895, p. 131-135). Les dernières années du Syllogue ne me sont point facilement accessibles, et cet article, fait surtout d'après Winer, au point de vue lexicologique (hébraïsmes dans l'A. T., latinismes dans le N.), ne contient rien d'important. Je regrette de n'avoir connu que trop tard (grâce à Krumbacher) R. Meister, *Prolegomena*, etc., Wien. St., XXIX (1907), p. 218-259.

2. Dialectalement, on dit beaucoup κράζει pour le chant du coq. On le dit aussi à Constantinople et à Athènes. C'est le terme consacré pour le coq en chypriote moderne. On lisait devant un paysan un passage de la traduction des Évangiles de Pallis. Il n'y trouva qu'une expression à reprendre : c'est κράζει qui, à cet endroit, ne s'appliquait pas au coq. Or, il se trouve que κράζω, dans les centres, avec le sens de *appeler*, appartient au vocabulaire savant, si bien que le paysan en question n'était arrêté que par une locution de la langue savante. En Grèce, on prétend que c'est la *langue* de Pallis, ou, d'une façon générale, la langue littéraire écrite par les *vulgaristes*, qui n'est point comprise du peuple. — P. 185, l. 14, d'après ce même témoignage chypriote, ψυχή veut si bien dire *quelqu'un*, que j'ai recueilli la phrase suivante, appliquée à un chien qui δαγκάνει τὶς ψυχές, mord les *personnes*.

P. 186, l. 27,	*lire :*	XXXVII, 2);
P. 187, l. 29,	—	אֶת־הַתֵּבָה[1]
P. 190, l. 9,	—	*Luke?*
— l. 11,	—	גֵּר
— l. 20,	—	תִּשְׁבֹּת
— l. 28,	—	*Bibliographie*,
— l. 29,	—	p. 161 s.),
— l. 3 de la note 1,	—	Βερέττας,
P. 191, l. 14,	—	ὤν
P. 193, l. 7 de la note,	—	בָּרָא
P. 194, l. 17,	—	εἶχα πολλὲς εἶχα.
— l. 25,	—	בְּרִית
— l. 5 de la note 1,	—	(XIIe
— l. 5 de la note 1,	—	αὐτοῦ
— l. 6 de la note 1.	—	p. 182; mais voir *ib.*, n. 3.
P. 195, l. 2 de la note 2,	—	הָעִיר הַגְּדוֹלָה[2]
P. 198, l. 1 de la note 1,	—	בֵּין
— l. 3 de la note 1,	—	לְמָיִם
P. 199, l. 2 de la note 2,	—	Κάης
P. 200, l. 19,	—	מִיַּד
P. 201, l. 5 de la note,	—	ὑμᾶσ
P. 202, l. 7,	—	־לִר
— l. 13,	—	εἰσ
P. 206, l. 18 de la note 1,	—	On n'y connaît
— l. 18 de la note 1,	—	et une racine
P. 207, l. 31,	—	Lagarde, cf.

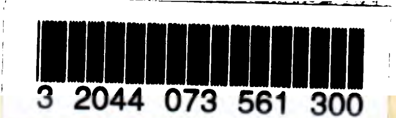
1. P. 187, l. 19-22, sur *lálá*, senti comme un seul mot, v. *lala* (avec sa transcription phonétique) dans Marçais, *Le dial. arabe des Ulad brahim de Saïda* (département d'Oran), Mém. Soc. Ling., XV (1908), p. 104.

2. V. p. 187 s. En grec moderne, exactement comme cela se passe en hébreu (cf. עִיר גְּדוֹלָה, הָעִיר הַגְּדוֹלָה, הָעִיר גְּדוֹלָה), χώρα μεγάλη veut dire une grande ville, sans article; mais avec l'adj. il faut répéter l'article : ἡ χώρα ἡ μεγάλη; sans l'art. devant l'adj., p. ex. ἡ χώρα μεγάλη, cela signifierait, comme dans les constructions de ce genre en hébreu : la ville *est* grande.

4.003. o.


3 2044 073 561 300


3 2044 073 561 300


3 2044 073 561 300


DUE MAY 5 1943
Apr. 30, 1910

